

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH
15 route de Breuille, 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



n° 34



Bertrand de Lantivy

Jean et les OM bretons



Bernard Rio

Disgressions et paradoxe celtique



Robert Steuckers

En souvenir d'Olier Mordrel



2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €



L'amour pour la Bretagne



Photo de couverture :
Jean Mabire à son « atelier »,
à Saint-Servan.

Lorsqu'il épouse cette jeune blonde bretonne prénommée Katherine, directement sortie d'une gravure de **Georges SLUYTERMAN** c'est tout simplement d'une cours assidue à son Pays depuis l'époque de la Communauté de Jeunesse que Jean MABIRE concrétise. Cette communauté de Jeunesse qu'il a créée en 1947 et même si son existence fut assez éphémère, l'idée en sera continuellement reprise le long de sa vie avec le mouvement **Europe jeunesse** et ensuite **Les Oiseaux Migrateurs**. S'inspirant déjà à l'époque des *Wandervogel* allemands, Jean MABIRE désire des contacts avec les autres mouvements de Jeunesse existants ou renaissants.

C'est ainsi qu'il liera jusqu'à la mort une amitié profonde avec le flamand **Fred ROSSAERT**, et c'est aussi ainsi qu'il communiquera avec les scouts bretons du mouvement **Bleimor** dont l'efficacité l'impressionnera énormément. Ce mouvement va former des centaines de jeunes garçons et filles pendant plusieurs décennies, de 1946 aux années quatre-vingt-dix avec son journal **Sked**, son drapeau, son bagad. C'est sans doute une histoire qu'il nous faudra conter si nous donnons une suite armoricaine au bulletin de ce jour, il nous faudra surtout traiter plus amplement de l'influence de **Nicolas GRUNDTVIG** le danois dans la pensée et l'œuvre de Jean MABIRE, car elle est primordiale et fondamentale.

Ce mariage avec Katherine en 1977 au Fort La Latte, est un moment fort dans la vie bouillonnante que mène, à cette époque, Jean MABIRE. Les amitiés qu'il se crée seront très puissantes et subsistent toujours six ans après sa mort. Même, s'il n'y a pas pris une part importante, il est indispensable d'évoquer ici la création et l'existence de la revue **Artus** qui réveillera en 1979 l'imaginaire Arthurien ainsi que la quête chevaleresque qui convient si bien au profit mental de Mait'Jean et de citer ici le centre de cette fondation créée par **Claudine et Hervé GLOT** au château de Comper que nous vous invitons naturellement à visiter. Il fallait également nous replonger dans cet univers celtique que sait toujours si bien nous rendre **Bernard RIO** à chaque page de l'un de ses ouvrages, se plongeant dans ces racines les plus anciennes afin d'en comprendre l'esprit.

Et puis nous n'avions pas rendu hommage au Père de l'Europe des Régions, **Yann FOUÉRÉ**. Ce sont deux de ses porteurs de flamme, **Xavier GUILLEMOT** et **Padrig MONTAUZIER**, qui nous apportent encore, une nouvelle fois, un peu de cet air pur que nous distillait ce chantre des patries charnelles. Il est vrai, comme le souligne Xavier GUILLEMOT qu'il est difficile de parler de Patries charnelles sans évoquer Saint-Loup, mais le Bordelais avait sans aucun doute une vision très Européenne de ces patries et ne peut être qu'ici cité, sans toutefois souligner l'immense admiration que nous avons pour lui.

Autre incontournable ami de Jean MABIRE et réalisateur de l'idée Bretonne, il s'agit d'**Olier MORDREL**. C'est **Robert STEUCKERS** qui nous en dresse un tableau non conformiste en exprimant que le seul combat que menaient ces hommes était celui pour une Bretagne libre dans une grande Europe et rien d'autre.

Ce fut exactement le combat que mena Jean MABIRE pour la Normandie et le fait de s'être fixé à Saint-Malo en 1982 n'était-il pas l'impression d'une volonté, d'un rapprochement entre deux patries qui pouvaient être le pas à franchir vers d'autres plus lointaines afin de former cette Europe des Peuples que nous attendons encore tous avec beaucoup d'impatience !

Former aujourd'hui une jeunesse à une conscience Bretonne, Normande ou Flamande devient de nos jours de plus en plus difficile étant confrontés à l'utopie mondialiste. C'est pourquoi, plus que jamais, il nous faut continuellement transmettre nos traditions pour éclairer l'Avenir.

Plus que jamais, nous devons puiser au plus profond de nous-mêmes, la force de vaincre des idéologies obscures et maléfiques qui encombrer les esprits trop peu formés. Si cette force qui est nôtre n'est pas suffisante alors allons la chercher dans la pensée que Jean MABIRE nous a léguée, nous y trouverons toujours les ressources manquantes à notre action.

Bernard LEVEAUX

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple)
15 € (Nouveau tarif !)

☐ Adhésion de soutien 20 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17330 Bernay Saint Martin

Jean Mabire et Fort La Latte



C'est en février 1977 que Katherine et Jean rendirent hommage aux éléments lors de la cérémonie de leur mariage. Ce n'était pas la première fois que nous rencontrions Jean, il était venu nous voir avec Katherine dans le Morbihan où nous résidions alors. Ce qui nous frappa : ses yeux bleus de gars du nord, francs et directs, sa façon et son humour. Tous deux désiraient que leur mariage ait pour cadre : le ciel, la terre, la mer, le feu (dans la cheminée)... Le Fort La Latte réunissait tous ces ingrédients. Nous n'en étions pas propriétaires et nous nous sommes faits les intercesseurs auprès de **Madame Joïon des Longrais** (mère et belle-mère) sans certitude d'avoir son aval. Elle l'a donné et nous nous sommes tous retrouvés pour la fête.

Jean et Katherine passaient souvent le soir avec des amis, de la famille ou seuls, c'étaient des soirées épiques dans lesquels l'humour de Jean nous a beaucoup divertis. Jean était pour moi de la tradition de Drieu, des Personnages, de Ceux qui prenaient la vie et leur travail au sérieux mais ne se prenaient pas au sérieux. Cela revigore. Jean a connu des épreuves et nous l'avons toujours connu égal à lui-même, ne se lamentant jamais, ayant toujours ce recul et cet humour qui ne l'ont jamais abandonné. Et quel bourreau de travail : nous avons toujours vu Jean à son établi, son bureau, ses livres, sa machine à écrire. Et quelle écriture : le mot juste, la phrase bien ciselée, une belle plume !

J'en viens maintenant à l'histoire de Fort La Latte.

Le château fut édifié lors de la guerre de Succession de Bretagne (1341-1364) vers 1350, c'est le duc de Bretagne Charles de Blois qui autorisa et donna les moyens à Etienne III Goyon d'édifier sur cette pointe stratégique le château fort. Il fut d'abord appelé la Roche Goyon. Alain III, Bertrand II, Bertrand III se succédèrent dans les lieux. Jean 1^{er} (1390-1450) se maria en 1420 avec Marguerite de Mauny, héritière de Torigny. Les Goyon Maignon quittent leur château breton pour la Normandie.

En 1379, le château fort est assiégé par une escouade dépêchée par Bertrand du Guesclin. Profitant des temps troublés, le roi de France espérait sans doute annexer la Bretagne, une telle ouverture maritime n'est pas sans susciter des convoitises. Le château ne fut nullement endommagé par ce siège, cependant il fut confisqué - pour 2 années - le traité de Guérande de 1381 le restitua à son propriétaire Bertrand III.

Après le mariage de Jean 1^{er}, c'est vraiment la carrière militaire du château qui s'affirme : ce n'est plus une famille qui l'habite mais un gouverneur - capitaine de la place - avec des gens d'armes. Du temps des ducs, c'étaient le ban et l'arrière ban qui était convoqué lors des épisodes guerriers, avec toutes les difficultés de recrutement qui existait à l'époque. Le duc Jean V par un mandement de 1424 créa les premières levées populaires "*gens du commun... outre les nobles doivent se mettre en appareil promptement*" ce qui laisse supposer que les membres devaient être entraînés. Ces levées populaires ne suscitaient pas l'enthousiasme des populations.

En 1490, un siège bref n'endommagea pas ses murailles, les troupes du roi de France Charles VIII veillaient dans la forteresse, temps à nouveau troublés entre le duché de Bretagne et le Royaume de France, la défaite bretonne de Saint Aubin du Cormier date de 1488.

La vocation militaire du château est patente qu'elle soit dissuasive ou active, le château est au service du pouvoir d'abord du duc de Bretagne, puis le temps évoluant au service du roi de France.

En 1532, le sort de la Bretagne est scellé à celui du royaume de France. De nouveaux temps troublés arrivent par l'intermédiaire de la Ligue (pour nous en Bretagne, les hostilités dureront une petite dizaine d'années entre 1589 et 1598). La position stratégique du château dominant la baie de la Fresnaye et sur la côte nord de la Bretagne en fait un outil de premier plan. Conflit religieux, conflit international ? - le roi d'Espagne Philippe II et la reine d'Angleterre Elisabeth 1^{re} prêtant main forte aux belligérants qui étaient le roi de France aidés par les Anglais et le duc de



Témoignage



Jean, au Fort

Mercoeur assisté par les Espagnols. Les routes maritimes, la possibilité de commerce empêchée par les conflits sont dans tous les esprits. Le grand commerce avec les grandes Découvertes a glissé de la Méditerranée à l'Atlantique, on comprend mieux alors l'intérêt stratégique de la Bretagne. Dès qu'il y avait un bruit de lutte dans les parages, le château servait de refuge aux populations locales. Dans les textes d'époque on l'appelait château de la Latte, il avait pris le nom du village en amont. En 1597, les troupes du duc de Mercoeur commandées par Saint Laurent assaillirent le château composé d'une trentaine de guerriers français et anglais sous le commandement de Monsieur Gouillon (Gouyon d'une branche cadette). A l'extérieur de nombreux guerriers français et espagnols, des canons puissants, les pauvres canons du château de Latte firent ce qu'ils purent : le premier châtelet d'entrée, le deuxième châtelet d'entrée, le logis du gouverneur (ancienne aula seigneuriale), les petites maisons accolées à la muraille souffrirent de l'assaut. L'édit de Nantes vint mettre fin pour un temps aux hostilités et tenta d'apaiser les esprits très échauffés.

Entre 1597 et 1690, une garde et des soldats veillaient sur ce coin de côte, réfugiés on le pense dans le donjon qui n'avaient pas souffert de la Ligue.

Pour affirmer sa puissance, pour asseoir son pré carré, Louis XIV ordonna à Vauban de fortifier la côte, c'est Siméon Garengeau, sous les ordres de Vauban qui entreprit cette tâche. Entre 1690 et 1715, le vieux château fort fut transformé en fort de défense côtière,

vigie de pierre dotée de canons intimant les navires ennemis à s'éloigner des côtes. C'est la partie nord est du château qui a le plus subi de transformation. Les hautes murailles médiévales sont devenues des batteries de canon, on construisit un gros mur écran pour protéger les habitations et spécialement le logis du gouverneur.

Au cours du XVIIIème siècle, le château poursuivit sa carrière militaire au service de l'état, les canons pointés vers le large ou la baie de la Fresnaye, ayant eu un rôle plus dissuasif qu'actif. Pendant la Révolution Française, le fort d'enrichit d'un four à rougir les boulets de fer, il a alors un rôle très actif de vigie côtière au service de l'état en place. A partir du XIXème siècle, son rôle militaire commence à être mis en doute par les autorités militaires, va-t-il jouer un rôle de premier ordre contre l'envahisseur (anglais) ? Les canons progressent beaucoup et l'ennemi qui se profile n'est plus anglais mais prussien.... Déclassé par le ministère de la Guerre en 1890, il est vendu par les Domaines en 1892 à un premier propriétaire privé qui l'a conservé jusqu'en 1910 mais n'entreprendra pas les travaux que nécessitait son mauvais état, un deuxième l'acquiesce en 1920, le conserva jusqu'en 1931 mais ne fit pas les travaux indispensables, entre temps, en 1925, il fut classé Monument Historique. C'est à partir de 1931 que le château rencontra la famille qui allait se pencher sur lui et consacrer temps et énergie pour lui rendre du lustre et assurer la pérennité.

Il est ouvert à la visite, c'est ce qui en permet l'entretien, des films y sont tournés dont le plus célèbre « Les vikings » a fait le tour de la planète, fiers gars du nord et voici notre clin d'œil à un autre fier normand, écrivain infatigable et qui a tant œuvré pour la cause normande. Les Goyon se sont assis en Normandie et Jean a cheminé de la Normandie à la Bretagne.... Je garde un souvenir très ému de la balade chantée sur un chemin escarpé entouré de lande pour parvenir dans le petit cimetière normand où il repose. Ce paysage a beaucoup de similitudes avec celui qui entoure le Fort La Latte.

Isabelle Joüon des Longrais

Assemblée Générale annuelle

Chères Amies, chers Amis, vous êtes conviés à participer à notre Assemblée Générale annuelle le **samedi 24 mars 2012** à partir de **11 heures**. Cette année, notre rendez-vous autour de la mémoire de notre ami Jean Mabire va nous permettre de sortir de nos terres habituelles de Normandie pour une autre région charnelle : la Bretagne. Nous vous proposons de nous retrouver sur le site historique et classé du **Fort La Latte**, sur le Cap Fréhel (entre St Brieuc et St Malo *)

Programme de la journée :

- De 9h à 11h : Réunion du Bureau (réservée aux membres du Bureau)
- A partir de 11h : Arrivée des participants
- Temps libre, consacré aux retrouvailles entre amis ainsi qu'à la visite des stands des associations amies et de nos amis artisans qui sont les bienvenus
- 12h30 : Repas campagnard tiré du sac (pique-nique)
- 14h : Assemblée Générale dans la salle d'honneur du château
- 16h : Visite du Fort La Latte guidée par la propriétaire Isabelle Joüon des Longrais
- 18h/19h : Conférence de **Bernard RIO** sur *L'Arbre philosophal* (voir encart page 10)
- 19h30/20h : Apéritif et dîner communautaire (repas organisé par les bénévoles de l'AAJM, participation : 15 € par personne - coupon réponse ci-joint à nous retourner avant le samedi 10 mars).
- 22h : Hommage à Jean Mabire au son des cornemuses (se munir d'une lampe torche)

Nous rappelons que la participation à l'Assemblée Générale implique nécessairement d'être à jour de cotisation pour 2012.

* 22240 Plevenon. Tél : 02 96 41 57 11. (Si besoin : Office de tourisme : 02 96 41 57 23)

Jean Mabire et les Oiseaux Migrateurs Bretons

Ma première rencontre avec Jean Mabire remonte à 1990 lors d'une séance de dédicaces dans une librairie parisienne. C'était il y a vingt-deux ans. La nuit était tombée depuis longtemps sur cette fin d'après-midi pluvieuse de janvier. J'étais en retard, la librairie allait fermer. Visiblement, l'auteur avait hâte de clore cette journée de signatures. Je lui tendais son dernier ouvrage paru en lui donnant mon nom. Réalisant que j'étais Breton, il me demanda de lui préciser de quel endroit. Je lui répondais du Morbihan, Pays de Vannes. Ses yeux bleus eurent un vrai éclat métallique et il m'envoya un cinglant : « **Ce ne sont pas les pires !** ». Ça commençait bien... Je lui fis remarquer qu'il avait mal retranscrit mon patronyme, il arracha la page d'envoi et recommença sur la suivante.

Il serait réducteur de penser que l'épisode résume les relations qu'entretenait Jean Mabire avec les Bretons mais l'anecdote valait la peine d'être contée et lorsque je lui en fis part bien des années plus tard à Saint-Servan, elle fut l'occasion d'une bonne crise de rire.

Plus sérieusement, on peut situer les prémices des premiers **Oiseaux Migrateurs Bretons** lors d'une manifestation à Paris un beau jour de printemps 1993. Nous étions, un ami et moi, très en marge du cortège officiel, lorsqu'un garçon de notre âge nous distribua un tract qui tout de suite aiguïsa notre curiosité. La couverture de cette feuille A4 pliée en deux reproduisait une gravure sur bois. Quelques silhouettes avec sac-à-dos et guitares étaient regroupées avant une probable randonnée. Cette invitation au départ était chapeautée d'un titre énigmatique : *Les Oiseaux Migrateurs, Association Culturelle et Sportive*. À l'intérieur, un court article nous invitait à fuir les facilités sans relief que nous vendait bien chèrement le système pour renouer avec nos racines que l'individualisme forcené des grandes villes tendait à faire disparaître. Alors, quel meilleur moyen que de se retrouver pour quelques raids à travers la campagne. Appréhender de nouveaux lieux à la vitesse du marcheur, rencontrer ses habitants... En bref, donner un sens concret à notre action par le biais de l'effort et des valeurs partagées.

En fait, l'histoire du mouvement *Wandervögel* – Oiseaux Migrateurs – avait commencé un siècle plus tôt en Allemagne sous l'influence de Karl Fischer. Les desseins de Fischer n'étaient pas de nature idéologique. Essentiellement composé de lycéens et d'étudiants issus d'horizons très différents, le mouvement se présentait plutôt comme un espace de transgression. Leurs dénominateurs communs étaient d'échapper à l'atmosphère viciée de la révolution industrielle et de résister au mercantilisme de la société bourgeoise. Très vite, des groupes se formèrent dans tout le pays, des chants joyeux résonnèrent au rythme des marches et des veillées. La nature n'était plus considérée comme un exutoire mais comme une matrice.

L'esprit *Wandervögel* était né, et entraîna dans son sillage des milliers de jeunes garçons et filles à jamais marqués par le sceau de l'enracinement et de la liberté.

En 1992, s'inspirant de cet esprit, quelques camarades décidaient de créer à Cherbourg une association à vocation culturelle et sportive. Ce retour à l'essentiel, auquel nous aspirions dans notre petit



groupe d'amis en Bretagne, des Normands venaient de le réaliser. Bons joueurs, nous composions le numéro de téléphone inscrit sur le tract. Une voix sympathique nous fixa un rendez-vous pour la semaine suivante. L'aventure pouvait commencer.

Quelques mois plus tard, nous étions réunis en Normandie pour notre première « Haute École Populaire », organisée par nos nouveaux camarades à Aurderville.

La fonction et l'organisation des « Hautes Écoles Populaires » étaient de l'initiative de Jean Mabire. Elles avaient été instaurées au début du XIXe siècle par le Danois **Nicolas Grundtvig**. Personnage incontournable dans son pays, il fit l'objet d'une étude approfondie de Jean Mabire dans son livre non moins incontournable : **Les Grands Aventuriers de l'Histoire**.

Le contexte de l'époque était le suivant. Situé en marge des guerres napoléoniennes, la neutralité danoise irritait fort les Anglais, irritation qui se solda par le bombardement de Copenhague le 7 septembre 1807 et la confiscation de la flotte dano-norvégienne, garante de la prospérité du pays. Si ces événements ébranlèrent la nation, ils ne la conduiront toutefois pas à un sursaut salvateur. En réponse à la lâcheté de ses contemporains, Grundtvig décida d'institutionnaliser les Hautes Écoles avec pour objectif d'instruire les jeunes générations à l'illustre passé de leurs ancêtres nordiques et, par conséquent, reprendre confiance en leur avenir.

Fort de cet exemple, les Hautes Écoles des Oiseaux Migrateurs remplissaient ces fonctions dans des domaines aussi variés que l'histoire, la mythologie, la toponymie, l'architecture ou encore la musique... Celles-ci ne se limitaient pas à nos régions mais à l'ensemble de la civilisation européenne. Suivant les thématiques abordées, « Mait'Jean » faisait appel à des amis écrivains, journalistes ou universitaires, tous bénévoles, et nous bénéficions ainsi d'un enseignement vivant et de grande qualité. La machine se rôdait et nos rassemblements se déroulaient au rythme de marches revigorantes, d'instructions stimulantes mais aussi de joyeuses veillées autour du feu.

Très vite, la nécessité de voler de nos propres ailes se fit sentir. Mait'Jean nous y encourageait aussi. Nous décidions avec Benoît, chef des Oiseaux



Commémoration Saint-Aubin du Cormin. Juillet 1994



Commémoration Saint-Aubin du Cormin. Juillet 1994



Marche dans le Vanetais. Équinoxe d'automne 1994.



Marche bretonne des OM

Migrateurs Normands, de demeurer dans nos régions respectives pour les randonnées et les Hautes Écoles et de nous retrouver lors des grandes occasions. Pour faire écho à *La Mâove* (la Mouette), lettre d'information des Oiseaux Migrateurs Normands, *An Alarc'h* (le Cygne) fut lancé. Nous espérions secrètement que ces deux premiers noms d'oiseaux seraient suivis par de nombreux autres...

En attendant, cette « segmentation » volontaire allait donner à Mait'Jean bien du travail. Celui-ci devenait de ce fait le parrain des Normands et des Bretons. Il se faisait un devoir d'être présent à la plupart de nos réunions qu'elles fussent au nord ou au sud du Couesnon.

Mais ne nous méprenons pas, Mait'Jean ne s'était jamais défini comme le chef des Oiseaux Migrateurs. Si nous profitons de son expérience, de son érudition et de son extraordinaire réseau d'amis toujours disposés à nous aider, il gardait délibérément une certaine distance avec la direction des affaires courantes. Nous évoluions en complète autonomie.

Il faut en effet rendre hommage à l'immense dévouement de Katherine et de Jean Mabire qui, régulièrement en fin de semaine, quittaient Saint-Malo armés d'une carte d'état-major pour nous retrouver dans des lieux parfois improbables au fin fond de la Bretagne.

Maintenant, on peut le révéler : Mait'Jean aimait la Bretagne et il y était attaché à bien des égards. En premier lieu, il était marié à une Bretonne. D'ailleurs, il lui avait dédié son livre *Thulé* de cette belle phrase : **« Pour Katherine Hentic qui sait que la ville d'Ys et la capitale des Atlantes, englouties sous les flots, appartiennent au même monde hyperboréen, celui de l'ultime Thulé à l'extrême nord de notre monde celte et german, uni à jamais par la grande route des cygnes »**. Cela en dit long sur ses connivences.

D'autre part, il vivait à Saint-Malo depuis de nombreuses années même si il aimait dire que la cité d'Aleth était un ancien comptoir viking...

Enfin, il affectionnait ce peuple enraciné fier et souvent révolté. Il avait eu quelques maîtres bretons mais surtout nombre de complices dont certains noms peuvent étonner : Jean-Edern Hal-lier, Olier Mordrel, Georges Perros ou encore Per-Jakez Helias... Oui, Mait'Jean avait une ouverture d'esprit peu commune, il savait puiser la richesse et mettre en valeur le meilleur de chacun. Il était aux antipodes de toute forme de sectarisme qui faisait de lui une figure universelle.

Les Oiseaux Migrateurs Bretons n'eurent malheureusement pas la durée de vie de leurs camarades d'outre-Couesnon. Après quelques années, faute de renouvellement de ses membres, l'association périclita avant de disparaître. J'en gardais une certaine amertume. Avec son enthousiasme juvénile, Mait'Jean me poussait à reprendre le flambeau mais la page était tournée... Je pense que sur le coup, il m'en voulut un peu. Mais l'amitié n'était pas chez lui un vain mot. Et les liens que nous avions noués durant cette période exaltante se renforcèrent encore lors des années suivantes...

Depuis, le temps s'est écoulé mais la mémoire est là. Le départ de Jean laissa ses Oiseaux comme orphelins. Toutefois, nous savons que sous la cendre se cache le tison rougeoyant. Il ne serait question de le laisser s'éteindre. Nous sommes les gardiens du feu.

Bertrand de Lantivy

La chevauchée d'Artus

Difficile de prendre individuellement la parole au sujet d'une aventure qui fut avant tout collective, d'autant que les années ont en partie gommé le contexte qui vit la naissance et l'évolution de la revue **Artus**, puis, par la suite, des éditions du même nom. Mais soit, je tenterai d'être le chroniqueur concis et néanmoins fidèle d'une chevauchée qui s'est étalée dans le temps et bien sûr, comme tout corps vivant, a initié ou subi ses propres métamorphoses.

L'affaire est ancienne, puisque c'est en 1979 que fut fondée l'association éditrice de la revue, avec pour dessein d'explorer les voies de la culture celtique d'hier, et d'en faire entendre les voix d'aujourd'hui. Cette association naissait en Bretagne, à Nantes capitale du duché, et **Jean-Louis Pressensé** en était le directeur et le premier rédacteur. Artus : le nom avait bien sûr été choisi en référence au roi de la Table Ronde dont le royaume légendaire s'étendait sur les deux rives de la Manche. Il élargissait considérablement le réduit breton auquel nous étions certes attachés... mais à condition d'exercer toute liberté dans les instants où il nous siérait de larguer les amarres, comme en témoignait le sous-titre '*pays celtiques et monde nordique*'. L'association était née

d'une réaction contre une certaine vision en vogue dans les années 70, celle d'une Bretagne étroite, suffisante et, pour finir, morte d'un trop plein '*de légitimes revendications et de droits imprescriptibles*'...

Nous souhaitions rechercher au sein d'un univers plus large, les sources et les survivances d'un imaginaire celtique. Et nous nous interrogeons : « **Segalen est-il moins celtique quand il compose *Les Immémoriaux*, Kenneth White quand il décrit Hong-Kong, Michel Mohrt quand il rédige *L'ours des Adirondacks* ?** »

Dès lors se posait le problème du contenu que nous entendions donner au terme « celtique ». Pour ma part, très sensible à l'enseignement que prodiguait (parfois dans la douleur) **Christian-J. Guyonvac'h**, l'Irlande avec sa mythologie miraculeusement transmise était un des conservatoires et l'un des foyers où aller chercher les brandons encore vivants du grand récit. Des brandons à raviver parce que sans cette lueur venue de ses franges 'barbares' l'Europe qui cherchait à s'inventer faisait l'impasse sur une partie de son âme (elle a fait mieux depuis !). De notre point de vue, c'était pour les artistes, les créateurs, se priver d'une source d'inspiration dont des écrivains majeurs comme **Yeats** ou **Joyce** (bon gré, mal gré) avaient fait le suc de leur œuvre, et dont le cinéma s'emparait désormais avec gourmandise. J'aime toujours rappeler que l'Irlande, un tout petit pays, peut se flatter d'avoir porté bien au-delà de son *nombril* la lumière de ses écrivains et que **l'imaginaire est une pensée vivante, une flamme que l'on ravive au contact de la diversité du monde**.

Pourtant, la volée de bois vert ne vint pas des Bretons pur beurre : il apparut rapidement que l'usage que nous faisions des termes celtique ou celtique, et ce que nous affirmions comme un héritage mésestimé étaient pour certains des vocables strictement interdits, des

territoires de la pensée absolument prohibés. Passons sur ces polémiques, elles n'en méritent pas davantage.

Nous cherchions à faire partager un sentiment géographique et quasi climatique : cette Europe du nord-ouest, atlantique et baltique, est (de toute évidence) un mélange de terre et d'eau, un espace terré-qué aux limites indécises, aux lumières parfois incertaines et aux origines parfois contradictoires. Nous souhaitions faire naître peu à peu par les textes des chercheurs, ceux des écrivains et des poètes, les œuvres des photographes, des peintres ou des graveurs, etc.

une esthétique, un esprit, qui donneraient à la revue une couleur que j'espérais singulière. Jean-Louis Pressensé avait au tout début de l'aventure suggéré cet en-dehors des territoires trop arrimés en évoquant l'Artusien en devenir : « **Être enfant du granit, de la houle, des forêts et du vent, être pétri de fidélité, de folie et de rêves...** » Et effectivement les filiations furent de cœur, de consanguinité spirituelle, de générosité, jamais fondées sur l'intérêt ou le conformisme idéologique.

La revue fut pour bien des rédacteurs une école pratique et un centre de formation intellectuelle. Nous approfondissions nos compétences

techniques, passant de la terrible compospère, fleur-on de chez IBM, à l'ordinateur, et la table de la salle à manger qui servait de table de montage conserve les ineffaçables stigmates du cutter de mise en page : à ces moments-là, il fallait penser avec les mains, non sans avoir affirmé quelques instants auparavant, après Rimbaud, que la main à plume valait bien la main à charrue.

Nous allions vers les artistes ou les chercheurs par inclination personnelle aussi bien que par curiosité pour qui nous intriguait. Ainsi, la revue développait son contenu tandis que les numéros sortaient avec la régularité qu'autorisaient nos occupations professionnelles. Artus a fédéré des énergies, confronté des individualités et surtout nous a conforté dans le sentiment que l'équilibre, le nôtre en tout cas, se trouve où cohabitent le travail des savants et le chant des poètes.

Peu à peu, nous avons orienté notre publication vers des thèmes plus précis. Parurent ainsi **Le Graal, À chacun ses Irlande, Au nord du monde, Harmonique pour la terre, L'Amour en mémoire, Écosse, blanches terres, Mégalithes, Archipels, vents et amers**, autant de titres qui signaient des affinités électives, des rencontres insolites ou prévisibles. Avec le recul, cette formule éditoriale a eu le grand avantage d'ouvrir un espace accueillant et de permettre la constitution d'un noyau de collaborateurs qui auront trouvé dans le rythme revuiste, à la fois souplesse, diversité et régularité.

Les universitaires **Jacques Briard** pour l'archéologie, **Christian-J. Guyonvac'h** pour le domaine celtique, **Léon Fleuriot** pour les origines de la Bretagne, **Philippe Walter** pour la littérature arthurienne, **Régis Boyer** pour le monde nordique, **Gilbert Durand** pour le vaste champ de l'imaginaire, furent parmi d'autres nos guides et nos interlocuteurs. **Patrick Grainville** et **Kenneth White** nous donnèrent de sérieux coups de





main. **Philippe Le Guillou** a été le compagnon de nos rêveries scoto-hiberniennes. **Michel Le Bris** a bercé nos songes romantiques au rythme des puissances de la fiction, quant à **Pierre Dubois**, il a été pour nous tous l'empêcheur de raisonner en rond, le Darby O'Gill des raths et des moors.

La revue a permis, en outre, de créer un lectorat qui est naturellement resté fidèle lors du glissement - amorcé en douceur au milieu des années 80 - de la revue vers la maison d'édition, ayant ainsi pour effet de résoudre partiellement le problème de la diffusion.

Après s'être essayé à la publication de textes relativement courts : **Enez Eussa** de Gilles Fournel, **Marna** d'Yvon Le Menn, **la Main à plume** de Philippe Le Guillou, suivront une vingtaine de livres dont **Ys dans la rumeur des vagues** de Michel Le Bris, ou **Les Guerriers de Finn** de Michel Cazenave. Des albums sont consacrés à des peintres, des sculpteurs, des graveurs, des photographes (Yvon Boëlle, Jean Hervoche, Carmelo de la Pinta, Bernard Louedin, Sophie Busson, Jean Lemonnier, Geneviève Gourivaud). Avec Pierre Joannon, nous éditerons un gros album **L'Irlande ou les musiques de l'âme**, une somme menant de la protohistoire à la genèse de l'Irlande contemporaine que reprendront les éditions Ouest-France. Toujours à l'affût des méandres de la création, sous la direction de Jacqueline Genêt, de l'université de Caen, nous avons publié les variations des écrivains de la renaissance culturelle irlandaise autour de la légende de Deirdre.

Depuis ces temps de fondation, d'autres livres bien sûr sont parus, parfois en coédition avec Hoëbeke ou Siloë. Citons **Arrée, l'archange et le dragon**, **Des Bretagne très intérieures**, **Une Rhapsodie irlandaise**, plus récemment **Lanval** et dernier en date, **Les îles au nord du monde**, un texte de Marc Nagels illustré par Didier Graffet, avec des photographies de Vincent Murnier.

Un numéro spécial avait marqué un tournant dans l'histoire d'Artus. Ce n'était déjà plus le fascicule habituel, mais un véritable album titré **Brocéliande ou l'obscur des forêts**. Il allait nous conduire vers une autre direction : une heureuse conjonction permit à Claudine de créer et d'asseoir au château de Comper le Centre de l'Imaginaire Arthurien. Mais cela est une autre histoire, et je ne voudrais pas m'approprier abusivement ce qui appartient à une fraternité sûrement plus vaste que la mienne, sinon en rappelant ce que pourrait être... une errance arthurienne.

Vagabondage dans l'espace arthurien

Histoire des hommes et de leur imaginaire, rêves, foi, mythes, voilà un terrain de pérégrinations assez inépuisable au milieu duquel l'héritage celtique et la légende arthurienne, brillent aujourd'hui d'un éclat particulier, avec leur cortège de prouesses et d'enchantements, dont le moindre n'est pas la promesse de la quête.

Le roman arthurien n'a pas inventé la quête, mais il lui a donné une couleur et une dimension renouvelées. La quête chevaleresque n'est ni la descente aux Enfers d'Orphée ou de Virgile, la fuite d'Énée ou la dérive involontaire d'Ulysse. À travers d'innombrables épreuves, dont on ne sait dans quelle réalité elles se déroulent, elle unit, à un voyage qui porte ordre et lu-

mière là où règne le chaos, un cheminement intérieur, recherche de perfection ou d'absolu.

Au centre de la cour arthurienne, la Table Ronde rassemble les meilleurs chevaliers, venus du monde entier briguer l'honneur de servir. Alors commencent les expéditions, entreprises sur un signe, une requête, un récit marqué d'étrangeté. Lorsqu'il prend la route, chaque chevalier devient à lui seul l'honneur de la Table Ronde et la gloire du roi. Il forme l'essence même de la chevalerie arthurienne, affirmant la nécessité de l'errance, le dédain des communes terreurs, la solitude qui ne s'accompagne que d'un cheval et d'une épée. Il ne sait ni le chemin à suivre, ni les épreuves qui l'attendent. Une seule règle, absolue, lui dicte de « prendre les aventures comme elles arrivent, bonnes ou mauvaises ». Il ne se perd pas tant qu'il suit la droite voie, celle de l'honneur, du code de la chevalerie.

La nécessité de la Quête est partie intégrante du monde arthurien. Au hasard de sa route, le chevalier vient à bout des forces hostiles. Il fait naître l'harmonie, l'âge d'or de la paix arthurienne dans son permanent va et vient entre ce monde-ci et l'Autre Monde, car l'aventure où il éprouve sa valeur ne vaut que si elle croise le chemin des merveilles. Sinon elle n'est qu'exploit guerrier, bravoure utilitaire. Seul le monde sur-naturel qui attend derrière le voile du réel l'attire, et lui seul est qualifiant.



Les poètes recueillent la Matière de Bretagne vers le XIIe siècle, de la bouche même des bardes gallois et, sans doute, bretons. Malgré le prestige du monde antique et des romans qu'il inspire et qui ne manquent pas de prodiges, la société cultivée découvre, fascinée, les légendes des Bretons (aujourd'hui nous parlerions

des Celtes), un univers culturel perçu comme tout autre, d'une étrangeté absolue. Le roman, cette forme nouvelle nourrie de mythes anciens, donne naissance à des mythes nouveaux, la Table Ronde, le Graal, l'amour de Tristan pour Iseult, Merlin... Parmi les référents culturels de l'Europe en train de naître, elle s'impose en quelques dizaines d'années du Portugal à l'Islande, de la Sicile à l'Écosse.

La légende celtique, mêlée d'influences romanes ou germaniques, constitue une composante fondamentale pour l'Europe en quête d'une identité qui transcende les nécessités économiques et politiques. Mais le thème de la quête représente, plus fondamentalement croyons-nous, un itinéraire proprement spirituel, initiatique ou mystique même, pour certains. Elle manifeste aussi un besoin d'enracinement, la recherche de valeurs anciennes, prouesse, courtoisie, fidélité, largesse, l'aspiration à l'image idéale de ce que nous pourrions être.

Une fois de plus, le roi Arthur revient : non pas la figure royale, mais l'univers de liberté et d'imaginaire qu'il convoie. À qui s'interroge sur cette postérité ténace, sur ces résurrections insistantes, on peut trouver des raisons, dans le désordre, culturelles, patrimoniales, psychanalytique, politiques, artistiques. Pour nous, nous dirons, simplement et très partialement qu'il s'agit de la plus belle histoire du monde, et qu'il suffit de revenir au récit, à ces mots qui voyagent vers nous depuis plus de huit siècles pour comprendre que les enchantements de Bretagne ne sont pas près de prendre fin.

Hervé GLOT

Digressions et paradoxe celtique

Ce devait être en août 1979, peut-être l'année d'avant ou peut-être l'année suivante. Il faisait beau autant qu'il me souviennait. C'était à Lorient où Jean Mabire découvrait le festival interceltique. C'était à l'époque où avec quelques amis nous portions la revue « Artus » sur les fonts baptismaux avec l'impertinence et l'insouciance de notre jeunesse. **« Hier, aujourd'hui, demain, sont inséparables et s'éclairent mutuellement. Demain plonge dans hier. Penser « demain », cela signifie d'abord avoir une juste idée de notre héritage, savoir en apprécier éléments positifs... et négatifs »**. Cet extrait de l'éditorial du premier numéro publié en novembre 1979 donnait le ton de l'aventure qui vit converger quelques esprits libres venus adouber notre quête culturelle, de Jean-Edern Hallier et Michel Le Bris à Kenneth White et Michel Morht. Jean Mabire avait eu vent de notre fronde bretonne et avait prodigué davantage qu'un encouragement, son amitié.

C'était à Lorient donc où je fis la connaissance de Jean Mabire. Je venais de lire et de relire un livre qui demeure toujours en bonne place dans ma bibliothèque : ***L'écrivain, la politique, l'espérance***. Le livre ouvre sur ces lignes de 1966 : **« Le jeune général Bonaparte, activiste notoire et putschiste chanceux, disait un jour qu'un chef est un marchand d'espérance. Je ne suis pas centurion, seulement journaliste. Pourtant j'aimerais bien vous vendre des espoirs. J'aimerais aussi vous garder des illusions »**. Il y avait comme un écho à nos propos. Nous ne pouvions donc que nous connaître et nous reconnaître dans la foule estivale qui arpente les quais de Lorient. En aurais-je douté qu'il m'aurait suffi de relire les dernières lignes du bon livre de Jean Mabire. **« Au milieu d'un monde à la dérive nous sommes seuls. Nous sommes tragiquement seuls. Nous n'avons rien à voir avec les formules commodes qui permettent toujours d'entrer dans une des chapelles bien étiquetées de l'échiquier politique. Nous naviguons sur une mer inconnue et personne ne peut comprendre vers quels continents nous cinglons »**. Jean Mabire était donc de passage au festival interceltique de Lorient, sans savoir qu'il n'y passerait pas la soirée. Cette fête d'été détonnait alors avec les manifestations folkloriques qui vendaient de la Bretonne en coiffe et du biniou à gogo aux touristes épris d'exotisme. Au sein de ce festival se côtoyaient les militants culturels et politiques. On y trouvait toute une « littérature » pour apprendre à défaut de comprendre l'histoire bretonne. Il existait alors au Festival interceltique un mode rétif à la norme, qu'il serait désormais vain d'y chercher tant la dictature commerciale et le non-pensant politique tiennent désormais le haut du pavé.

À la fin des années « soixante-dix », Lorient était encore un rendez-vous original dans le panorama festif de l'été breton. Néanmoins, le soir venu, je proposais à Jean et Katherine de me suivre à Languidic, de traverser le miroir estival, pour flâner au plus près une fête sans prétention, sans les touristes du bord de mer, sans les journalistes en bordée, sans les marchands du temple. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes attablés à manger des crêpes au beurre et à boire du cidre non pasteurisé, assis sur des bancs alignés dans un champ, au milieu d'une autre foule, celle-ci étrangère à tout militantisme et à tout voyeurisme. C'était la fête de nuit, comme Xavier Grall l'avait décrit aux éditions Calligrammes, une fête po-



Saint Yves

pulaire où chacun racontait sa journée à son voisin sans compter les tournées et sans regarder sa montre. Jean Mabire était interloqué. À une vingtaine de kilomètres de Lorient, parallèlement aux concerts bondés de Servat et consorts, une autre foule célébrait avec rusticité une culture dénuée de tout folklore. Elle ne donnait pas à voir, selon cette expression convenue des commentateurs convenables. Elle vivait. Jean Mabire avait compris instantanément, instinctivement, où était la réalité, ainsi que la complexité et la nature paradoxale de la Bretagne...

Languidic, tout un programme pour qui traduit le toponyme, littéralement Lan Kidic, l'ermitage de saint Kidic, ermite du sixième siècle dont les érudits se disputent la généalogie royale. Était-il Armoricaire, Gallois ou Écossais ? Il est probable qu'il fut le neveu de saint Thélieu, évêque de Landaff en pays de Galles. Ce n'est qu'une probabilité car ici le dit prend le pas sur l'écrit. Dans l'hagiographie bretonne, la prudence est une nécessité. Toujours est-il que Kidig fut le maître de ce territoire dans la vallée du Blavet où nous nous trouvions à discuter en cet été 1979.

Saint Kidig est à l'image des innombrables saints bretons vénérés par le peuple et tolérés par l'église catholique romaine, laquelle tenta vainement de le remplacer par saint Aubin à diverses reprises. On retrouve sa trace en divers lieux, Plouay et Locminé notamment, et sous des appellations fluctuantes : Kidy, Guidy, Kined.

Un dicton affirme qu'il y a en Bretagne seïzh mil seïzh kant seïzh urgent ha seïzh, c'est-à-dire 7 847 saints. C'est beaucoup. Les historiens et philologues en retiennent environ huit cents. La multitude des saints, quel qu'en soit le nombre, relève d'une autre réalité que la christianisation de la Bretagne : la consécration d'un territoire et la sacralisation de ses chefs par le peuple. Ainsi, l'honorariat dont jouissent les sept saints fondateurs de la Bretagne (Corentin, Pol-Aurélien, Tugdual, Brieuc, Malo, Samson, Patern) est antérieur aux premières canonisations par la papauté à la fin du Xe siècle. Le premier saint breton officiellement reconnu par l'institution catholique fut Gwilherm Pinchon, évêque de Saint-Brieuc, qui obtint la bulle canonique en 1247, un siècle avant saint Yves Hélor.

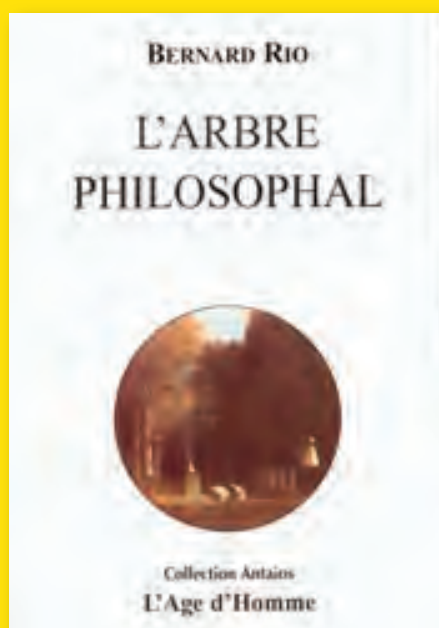
La fonction des saints primitifs de la Bretagne est d'organiser le territoire, de le mailler et de le placer sous la protection des élémentaires, à l'instar de ce qui se passait dans le monde celtique de l'antiquité. Ainsi, retrouve-t-on dans le rite du « pardon », les cor-



L'Arbre philosophal de Bernard RIO

Par un amoureux de la Bretagne ancienne et moderne, grand connaisseur de l'héritage celtique, L'Arbre philosophal est un fascinant périple dans l'imaginaire des Celtes. La forêt est le sanctuaire du paganisme celtique et, malgré la marginalisation des symboles anciens sous le christianisme, nous en reconnaissons les réminiscences en découvrant ce livre.

• aux Editions de l'Age d'Homme, 300 pages, 27 €



respondances anciennes avec le feu (embrasement du tantad, le « feu père »), avec l'eau (bénédiction et ablution aux fontaines), avec la terre (circumambulation autour du périmètre sacré), avec l'air (procession précédée des cloches et des bannières). Si la réforme protestante a tôt fait de supprimer ces rites au pays de Galles et en Écosse, il fallut attendre le XXe siècle pour que la bigote église irlandaise fasse table rase du « pattern » dans l'île verte. Ainsi donc, la Bretagne demeure l'unique pays où subsistent ces vestiges d'un paganisme que l'église chrétienne tolère tant bien que mal depuis mille cinq cents ans.

Si les pardons n'ont pas été formellement interdits par l'épiscopat breton, c'est qu'il dut, un temps, lâché du lest pour conserver ses ouailles dans le giron de la sainte église menacée par la réforme. Au puritanisme protestant, l'église catholique bretonne a répondu avec opportunisme. Les mœurs n'étaient pas encore à la stricte contrition. Mais, cette liberté était surveillée et encadrée, les saints universels prirent peu à peu pied dans le calendrier. À partir du XIVe siècle, l'église tendit en effet à remplacer les vieux archétypes par des figures plus conformes au dogme. Ce fut le cas à Tréguier et à Saint-Brieuc où Yves prit le pas sur Tugdual tandis que Guillaume détrôna Brieuc. À Quimper, Corentin fut concurrencé par le moine franciscain Jean Discalceat. À Vannes, l'épiscopat favorisa le culte du missionnaire espagnol Vincent Ferrier pour remplacer Patern. Les reliques du saint fondateur furent reléguées dans l'église Saint-Patern tandis que la cathédrale exposait les reliques du missionnaire espagnol. Le chanoine de la cathédrale menaça même d'excommunier les pèlerins qui se rendaient à Saint-Patern ! Pour modifier les pratiques religieuses des Bretons, l'épiscopat tenta aussi de remplacer les « obscurs » saints populaires par des martyrs « officiels » et des docteurs de l'église universelle en jouant sur l'homonymie - Éloi se substitua ainsi à Alar, Corneille à Cornély. Mais, la Bretagne conserva la faculté d'assimiler ces intrus en les naturalisant. C'est ainsi que selon la tradition locale Catherine d'Alexandrie serait la nièce d'un roi breton, Ursule aurait débarqué dans l'estuaire de la Rance, Avoye se serait installée à Plunéret, Jacques serait arrivé tantôt à Locquirec, à Rieux où à Sarzeau, et Anne, la mère de Marie, serait native du Porzay... Cette vision communautaire fonctionna avec bonheur jusqu'au XXe siècle, sans que les missions menées parviennent à entamer les croyances ataviques du peuple. Deux prédicateurs zélés, Michel Le Nobletz (1577-1652) et Julien Maunoir (1606-1683) tentèrent de remettre de l'ordre dans et autour des sanctuaires. Ils eurent fort à faire car le christianisme celtique diffère fondamentalement et formellement du christianisme romain.

Ainsi, dans l'extrême Occident, le culte du martyr n'existait pas. Hormis quelques exceptions gallo-romaines, notamment les Nantais Donatien et Rogation, les saints bretons ne jouèrent pas dans l'arène des esclaves de la foi. Trémeur, Tréfine, Haude, les saints céphalophores (« à la tête coupée ») poursuivaient leur chemin, en portant leur tête dans les mains. Armel, Pol-Aurélien, Efflam, les saints saurochtones (« qui combattent le dragon ») n'usèrent pas non plus du glaive comme l'archange Michel ou de la lance comme le chevalier Georges, mais du verbe magique pour lier la bête et la précipiter dans les abysses. Et que dire des jumeaux Envel et de leur sœur Yuna : Envel l'aîné célébré au solstice d'hiver, Envel le jeune célébré au solstice d'été, Yuna célébrée à l'équinoxe du printemps correspondent aux dioscures, les jumeaux divins, maîtres du jour et de la nuit, et leur sœur à la divinité aurorale. Nous trouvons dans un périmètre de trois chapelles (Loc-Envel, Belle-Isle-en-

terre et Plonévez-Moëdec) la représentation terrestre d'un mystère céleste datant de quatre mille ans. Autres beaux exemples de ces avatars : les saints Abibon, Diboan et Tu-pe-Tu, littéralement « d'un côté l'autre » qu'on peut assimiler au dieu gaulois Sucellos, « le bon frappeur ». Voilà donc un autre paradoxe breton : la permanence d'une antiquité païenne et la prédilection de la magie sur la martyrologie dans un pays réputé converti au catholicisme.

Au-delà de la mort, c'est la vie qui prévaut... Pourtant, et à nouveau ce paradoxe, les Bretons professent un culte particulier à la mort. Il suffit de relire les **Souvenirs d'enfance** d'Ernest Renan ou les **Mémoires d'Outre-Tombe** de François-René de Chateaubriand pour attester ces relations lointaines et singulières avec l'au-delà. En Bretagne, la fête de la Toussaint correspond d'ailleurs à l'entrée dans « miz du » la « saison noire ». Ce grand rendez-vous calendaire ne peut se résumer uniquement à la célébration chrétienne de la fête de « tous les saints » fixée au 1er novembre, mais est assimilé à la fête des morts, le 2 novembre, antique survivance de la fête celtique de Samain, « intertemps » où les âmes des trépassés revenaient visiter le monde des vivants.

Un des plus importants succès littéraires des XIXe et XXe siècles, publié pour la première fois en 1893 est **La légende de la Mort** d'Anatole Le Braz. C'est sans doute lors de son enfance à Ploumilliau, dans le Trégor, qu'Anatole Le Braz (1859-1926) a été profondément marqué par l'image de la Mort. L'église de Ploumilliau contient en effet une statue de l'Ankou, incarnation légendaire de La Mort... héritée d'un temps pré-chrétien. Son nom procède du vieux breton ancou, équivalent du gallois angau, qui désigne la mort. Cette figure allégorique du faucheur d'âmes est en effet un avatar du dieu gaulois Ogmios, dont l'Ankou n'a conservé que le côté obscur, à la fois conducteur et passeur des défunts.

Le dieu Ogmios, dont l'équivalent hindou serait Varuna, est un vieillard dont la parole subjugué les hommes et dont les armes les paralysent d'effroi. Il montre la bonne voie aux vivants et conduit les morts dans l'Autre Monde. Anatole Le Braz a connu dans l'église de Ploumilliau deux représentations de la Mort, dont celle qui a aujourd'hui disparu : « une statuette en bois jadis peinturlurée, mais que le temps a recouverte d'une épaisse couche de poussière. Elle rappelle à certains égards les « écorchés » qui ornent bizarrement les cabinets d'histoire naturelle. Cet Ankou a été la terreur de mon enfance. Son voisinage troublait toujours mes jeunes prières. Il me souvient d'avoir vu de vieilles femmes s'agenouiller devant lui. On l'a surnommé dans le pays Ervoanik Plouillo ». Or Ervoanik, c'est-à-dire Yves en dialecte trégorrois, renvoie au culte de saint Yves de Vérité, saint Erwan ar Wirionez... Un étrange homonyme de saint Yves Helory, dont l'adjuration se perpétue depuis des siècles et des siècles :

« Oteo sant Erwan ou Wirioué/
Monseigneur saint Yves de la Vérité,
a oar deus an cil equile/
qui savez le pour et le contre,
Lahet ar gwir elec'h na man/
mettez le droit où il doit être
Hag an tort gant an hini manganthan/
et le tort avec celui qui l'a. »

Les linguistes datent la formule avant le XVIIe siècle, les philologues remontent plus loin. Ce saint Yves de Vérité se distingue du saint officiel et devient le sujet dont les Gouestlerez ar maro, les voueuses à la mort, prononcent clandestinement les litanies.

En 1619, les évêques bretons assemblés à Saint-Malo ont formellement condamné ce saint aux pratiques si peu catholiques : « **Nous mettons presque**

au rang de sorciers et personnes engagées au diable ceux qui d'un courage malin, abusant de pèlerinages dédiés à choses saintes, vont prier saint Yves ou saint Su de venger leurs propres passions et faire mourir ou affliger et endommager ceux qu'ils haïssent. »

En Bretagne, le culte de saint Yves recouvre effectivement deux pratiques, l'une officielle, acceptée et encadrée par le clergé, l'autre officieuse, condamnée et rejetée hors de l'église mais toujours survivante. Jusqu'en 1793, le vieux rite était pratiqué dans la chapelle Saint-Sul de la cathédrale de Tréguier. Il a ensuite été transféré dans la chapelle de Porz Bihan, laquelle a été détruite par le recteur de Trédarzec en 1879. C'est d'ailleurs à Porz Bihan qu'Ernest Renan fut conduit par sa mère pour devenir le pupille de saint Yves-de-Vérité. C'est aussi à la chapelle de Porz Bihan qu'Anatole Le Braz recueillit les confidences de la vieille Mönik qui adjurait saint Yves pour le compte d'autrui. Résultat du rite : la personne vouée justement décédait au terme de neuf mois. Si l'adjuration avait été effectuée à mauvais escient, le sort se retournait irrémédiablement contre l'injuste plaideur.

Il existe encore une autre représentation macabre, issue de l'antiquité païenne, qui apparaît à La Toussaint : la lavandière de la mort qui est une transposition de la souveraineté guerrière.

L'abondance des sources et des représentations celtiques a été relevée à partir du XVIIIe siècle par de nombreux chercheurs, antiquaires d'hier et ethnologues d'aujourd'hui, parmi lesquels Émile Souvestre (1806-1854), Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895), Elvire de Cerny (1818-1899), François-Marie Luzel (1821-1895), Adolphe Orain (1834-1918), Paul Sébillot (1843-1918), Anatole Le Braz (1859-1926), etc. Leur moisson fut d'une extraordinaire richesse car le fonds breton était et reste foisonnant. Le collectage effectué de nos jours par Albert Poulain témoigne toujours de cette vitalité patrimoniale.

S'il est un joyau à retenir parmi cette mine culturelle, c'est sans conteste le **Barzaz Breiz** publié en 1839 par le vicomte de la Villemarqué à l'âge de 24



Croix de Kilfenora



ans ! Fabuleux recueil de chants populaires qui lui valut la célébrité ainsi que les louanges de Gérard de Nerval, de George Sand et des frères Grimm. Une deuxième édition augmentée en 1845 devint une référence et un succès international, et paradoxalement suscita une polémique en Bretagne. Initiateur d'une « renaissance bretonne » et d'une reconnaissance culturelle de la Bretagne comme nation par le monde entier, l'auteur du **Barzaz Breiz** provoqua l'hire du parti laïc et républicain. Ainsi François-Marie Luzel, dont les travaux furent financés par le Ministère de l'instruction publique, va s'acharner à mettre en cause l'authenticité de l'œuvre de La Villemarqué. Il est d'ailleurs révélateur que le paradoxe d'un « défenseur de la langue bretonne » rémunéré par un ministère français qui prohiba l'enseignement de la langue bretonne ne soit toujours mis en exergue dans la littérature contemporaine.

La polémique opposant Luzel à La Villemarqué est fort instructive, car elle opposa les partisans d'une Bretagne autonome voire indépendante aux serviteurs de l'Etat Français. Si le **Barzaz Breiz** fut autant attaqué, c'est qu'il était déjà « politiquement incorrect ». La culture qu'il illustre est a contrario de la monarchie absolue et de la Révolution, de la bourgeoisie post-révolutionnaire et du matérialisme laïc, c'est un hymne à la liberté et à la révolte.

Il s'avérera finalement que les « Gwerzioù Breiz-izel, chants populaires de la Basse-Bretagne » de Luzel ne furent pas moins, voire davantage arrangés que les chants du **Barzaz Breiz**. La découverte des carnets de collecte de La Villemarqué en 1964 et leur étude par Donatien Laurent leva quant à eux les derniers doutes sur l'authenticité de l'œuvre qui enthousiasma les Bretons et dérangeait tant les jaloux et les chagrins.

Cette querelle de Bretons est à replacer dans son contexte historique et politique, et à mettre en parallèle avec les études irlandaises. La première édition du **Barzaz Breiz** parut en effet en 1839, soit cinq ans après le dernier volume des « mélodies irlandaises » (1807-1834) de Thomas Moore. Si la question nationale divisa les poètes et les historiens bretons, il n'en

fut pas de même en Irlande. Au XIX^e siècle, l'aristocratie anglo-irlandaise tourna le dos à l'Angleterre pour s'intéresser à la matière celtique. Standish O'Grady, Maria Edgeworth, Lady Morgan, Charles Lever et d'autres lettrés issus des landlords d'Irlande firent leur miel des chants, des légendes et des contes celtiques. De ce mouvement littéraire émergea la renaissance celtique incarnée notamment par le Nobel de littérature William-Butler Yeats (1865-1939) et le poète John-Millington Synge (1871-1909), ainsi que la révolution des Fenians puis l'insurrection de 1916.

En Irlande, la poétique et la politique ne se dissociaient pas et ne se dissocient toujours pas. Il convient de penser la lutte irlandaise comme un ensemble mêlant culture, politique et syndicalisme, et ce depuis ses origines ulstériennes, en l'occurrence la Société des Irlandais-Unis fondée en 1791 par le presbytérien Wolfe Tone ! Robert Emmet, Thomas Davies, John Mitchell, Standish O'Grady, Douglas Hyde appartenaient à cette société anglo-irlandaise qui ne divisa pas l'île sur des bases religieuses ou sociales. Dans **Enfance et Jeunesse Resongées** William-Butler Yeats évoque l'ambition qu'il partage avec son mentor, le leader fenian John O'Leary : « *J'avais remarqué que les catholiques irlandais parmi lesquels étaient nés tant de martyrs politiques, n'avaient ni le bon goût, ni la courtoisie domestique et la décence de l'Irlande protestante que j'avais connue, mais l'Irlande protestante paraissait ne songer qu'à prospérer dans le monde. Je songeais que nous pourrions rapprocher ces deux moitiés si nous avions une littérature nationale qui rendit l'Irlande belle dans la mémoire et qui pourtant fut libérée du provincialisme par une critique exigeante, une attitude européenne* ». Cette profession de foi est remarquable. D'une part, car l'écrivain imposait au politique et au clergé une vision unitaire de l'Irlande et un horizon européen, d'autre part cette vision supposait une énergie aristocratique et une synergie populaire.

Le paradoxe irlandais était de rassembler catholiques et protestants, paysans et landlords vers un dessein commun : la liberté nationale. Ce rêve d'Irlande brava l'impopularité du moment, c'est-à-dire les intérêts particuliers, ceux des Landlords, des clergés catholique et presbytérien, des unionistes et des nationalistes. William-Butler Yeats fut un esprit libre, comme Jean Mabire savait les apprécier. Il ne défendait ni les titres ni les propriétés, ne prêchait ni l'égalitarisme ni la soumission. Il cherchait et il incarnait le paradoxe nietzschéen du **Gai savoir** : « *Savoir contredire — Chacun sait maintenant que c'est un signe de haute civilisation que de savoir supporter la contradiction. Quelques-uns savent même que l'homme supérieur désire et provoque la contradiction pour avoir sur sa propre injustice des indications qui lui étaient demeurées inconnues jusqu'alors. Mais savoir contredire, le sentiment de la bonne conscience dans l'hostilité contre ce qui est habituel, traditionnel et sacré — c'est là plus que le reste, ce que notre civilisation possède de vraiment grand, de nouveau et de surprenant, c'est le progrès par excellence de l'esprit libéré* ».

La contradiction comme règle féconde et motrice, William-Butler Yeats l'a appliquée à sa vie et à son œuvre. Elle induit une liberté vis-à-vis des idées communes. Elle force à la philosophie et elle oblige celle-ci à se confronter à l'émotion. L'écrivain n'était pas indifférent à la communauté qu'il cherchait à rassembler, pour justement dépasser les contradictions des individus, des castes et des classes. Au pouvoir, à l'avoir et au savoir, l'écrivain préférait apprendre, être



Maison de Yeats



Tombeau de Cadoudal

et comprendre. Il est le portrait moderne du paradoxe celtique. Mieux que François-René de Chateaubriand qui succomba aux sirènes du pouvoir et mieux qu'Ernest Renan qui servit le savoir académique, il illustre la figure de l'homme libre, en perpétuelle confrontation entre le moi et l'anti-moi.

Dans *Ego dominus tuus* Yeats montrait la voie empruntée :

« Je fais appel au personnage mystérieux qui, malgré tout,

*Parcourra les sables humides au bord de la rivière
Et me ressemblera le plus, puisqu'il est en vérité mon double,*

*Et il se révélera, entre toutes choses imaginables,
Le plus différent de moi-même, puisqu'il est mon anti-moi,*

*Et debout près de ces caractères, il découvrira
Tout ce que je cherche ; il le chuchotera comme
S'il craignait que les oiseaux, qui poussent
Leurs cris éphémères avant l'aube,
Ne l'emportent aux hommes qui blasphèment. »*

Si je m'attarde ici sur l'œuvre de Yeats, c'est que celle-ci ne peut se distinguer de la révolution intellectuelle qui secoua l'Irlande au début du XXe siècle, au point de bousculer les frontières et les points de vue. Il ensemença une révolution qui ne visait pas à séparer mais à réunir un peuple, un pays, une histoire, et s'inscrivait dans la paix. Malheureusement, il voyait trop grand. L'église catholique irlandaise qui avait prêché la soumission avant la Révolution de 1916, proclama encore la servilité du peuple après 1916, excommunia et rétablit la loi du silence et de l'abstinence. Voilà qui n'est pas sans rappeler ce qui advint en Bretagne lorsque Napoléon Bonaparte fit la paix avec l'Angleterre par le traité d'Amiens le 25 mars 1802, puis rallia le clergé après la signature du Concordat le 18 avril 1802. Le temps n'était plus à l'union mais à la division bretonne. Les évêques collaborèrent avec les jacobins français en retirant les prêtres insermentés de leurs paroisses rebelles et en les exilant de leurs diocèses. Diviser pour mieux régner, telle était la politique du petit Corse. À cette figure inspirée et héritée de la Révolution, je préfère la stature de Georges Cadoudal. À cinq reprises, le

Corse tenta de le soudoyer en lui promettant privilèges et prébendes. Devant les refus répétés du chouan, il dépêcha des empoisonneurs en Bretagne, sans succès. La dernière manœuvre eut lieu quelques jours avant l'exécution de Georges Cadoudal le 25 juillet 1804. **« Ce Bonaparte voudrait m'avilir avant de m'assassiner »** déclara le chouan après une nouvelle tentative de Murat qui promettait l'honneur impérial pour le prix de sa trahison à la cause bretonne. Le choix fatal du Breton est conforme au paradoxe de l'homme libre, lequel ne peut être vaincu jusqu'à la mort. En portant son dernier combat au niveau de son adversaire, Georges Cadoudal avait commis une faute plus qu'une erreur. Jusqu'au printemps 1804 il avait combattu avec ses propres armes et son code. Abandonné par les émigrés et le clergé, il s'est vu chuter et finalement il s'est perdu en tentant d'organiser un attentat contre le petit Corse. Sa fin le restitue tel qu'il est, libre de vivre et de mourir.

Si Bonaparte est mort en exil à Sainte-Hélène, il avait déchu bien avant son simulacre d'Empire, avant même le coup d'état de Brumaire, déchu dans ses paroles, dans ses intentions et dans ses actes.

De la même trempe que Georges Cadoudal était Armand-Charles Tuffin, marquis de la Rouërie. Sous son nom de guerre, le Colonel Armand fut un héros de la bataille de Yorktown et de l'indépendance américaine. Défenseur des libertés en Amérique, il le fut aussi en Bretagne. Prenant la tête d'une délégation de parlementaires bretons, il se rendit à Versailles pour demander la réouverture du parlement de Bretagne fermé arbitrairement par Louis XVI, ce qui lui valut d'être enfermé à la Bastille le 14 juillet 1788. Elu député aux États Généraux, il refusa d'abdiquer les Privilèges du Duché de Bretagne le 4 août 1789 et créa l'Association bretonne pour organiser la défense des droits et libertés du duché. Traqué par les Révolutionnaires, le marquis de La Rouërie mourut d'une congestion au cours de l'hiver 1793, quelques semaines avant la grande insurrection qu'il avait préparée.

Le « marchand d'espérance » selon la formule de Bonaparte est dans le calcul. Or la fin ne peut justifier les moyens que dans une société déséquilibrée et



désespérée. En aucun cas, la fin ne justifie le viol de l'autre et la trahison de soi. D'autre part, un chef ne peut rien acheter et rien céder car il doit être dans le don de soi. Si son glaive est d'airain, sa parole doit être d'or. Il me semble qu'Armand de la Rouërie et Georges Cadoudal ont rempli ces conditions, car ils partageaient une même vision de l'homme libre. Ils ne se définissaient pas par l'opposition mais par l'action et la liberté de leur choix. Si le chouan refusa de se soumettre au tyran, ce ne fut ni par inconséquence ni par orgueil, mais parce qu'il ne le voulait pas et il ne le pouvait pas. Il est et il dit ce qu'il est : un homme libre, la figure d'une communauté libre.

Contrairement à certains historiens, qui voient dans le chouan le prototype du réactionnaire borné, j'incline pour un modèle antique. Il est clairvoyant à l'instar de Merlin (autre personnage paradoxal né d'une Vierge et d'un démon) préférant la folie et la forêt à la conversion et à la cour, car discernant dans le christianisme le ferment destructeur de la société héroïque et aristocratique. Cette conception de la liberté est sans concession, car elle se fonde sur la communauté unie et une communion avec sa nature.

Il n'y a pas opposition mais incompréhension entre d'une part une Révolution française fondée sur la lutte des classes et la haine de l'autre, et d'autre part une chouannerie bretonne fondée sur la liberté commune. La Révolution française n'a heureusement pas réussi là où le christianisme romain avait échoué. Ils subsistent des hommes libres, une communauté bretonne sans état, sans église et sans chapelle.

La vie et l'œuvre de William-Butler Yeats, la vie et la mort de Georges Cadoudal signifient qu'il est possible de penser et d'agir en toute liberté, dans l'Irlande révolutionnaire du XXe siècle, dans la tourmente révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle en Bretagne, c'est aussi ce qu'il est possible de décrypter dans la vie et l'œuvre de Jean Mabire dont j'extrait ma conclusion : « **Ne rien oublier d'un combat d'hier n'a de sens que si l'on pense au combat de demain** ». Il appartient à tout homme de mener son combat, de rêver la vie et de vivre ses rêves en agis-

sant librement, en toute intelligence et en toute conscience... et finalement de donner un sens à sa mort.

Trois ans avant sa disparition, nous nous étions retrouvés avec Jean et Katherine sur les bords de l'étang des forges à Paimpont, à l'invitation de notre ami Christopher Gérard. Dans ce lieu où l'histoire et la légende se confondent, il fut question à notre table du passé et du présent. Le mythe arthurien pouvait être propice à la nostalgie.

Cette « Matière de Bretagne » importée à Paimpont par des érudits celtomanes au XIXe siècle, peut être un enfermement ou un enseignement. À chacun de choisir sa dimension. Se plonger ou s'extraire du folklore et de la nostalgie, apprendre pour comprendre, comprendre pour se libérer de schémas d'aliénation, pour être cet esprit libre et critique, ce moi et cet anti-moi, ce paradoxe et cette contradiction, ce choix singulier qui concourt à la polyphonie.

Voici le terme de cette digression qui a tourné et viré comme ces vieux chemins bretons qui se creusent, qui s'enfoncent dans la terre et qui vous transportent là où vous deviez aller, à l'intérieur du monde, au fin fond de vous-même, pour requérir la part du rêve :

*« Là alai jo merveilles querre
Vi la forest e vi la terre
Merveilles quis, mais nes trovai
Fol m'en revinc, fol i alai,
Fol i alai, fol m'en revinc
Folie quis pour fol me tins ».*
(Robert Wace Roman de Brut)

Bernard RIO

• Bernard Rio est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages. Il vit en Bretagne et collabore à plusieurs magazines nationaux tout en se consacrant à l'écriture (albums, essais, guides, romans).

Site internet : <http://web.mac.com/bernardrio>

L'Europe des patries charnelles

Exemple parmi d'autres dans l'histoire : en Flandre, le 22 avril 1915 à Ypres, à quarante kilomètres au nord de Lille, un nuage toxique, depuis lors appelé Ypérite, s'abat sur deux divisions placées sous le drapeau français. Près de 4000 hommes succombent dans les premiers jours.

Aujourd'hui encore, à Ypres, il arrive que cette terre d'Europe rende les corps de ces victimes englouties il y a plus d'un siècle.

Un calvaire transporté de Bretagne témoigne là-bas de cette hécatombe, alors qu'un pommier planté par les Normands dans les années 20 donne toujours des fruits. Car en effet, ces deux divisions étaient majoritairement composées de Bretons et Normands. Cette image, symbolique, de Bretons et de Normands

sacrifiés ensemble sur l'autel d'une désastreuse guerre civile européenne, Jean Mabire et Yann Fouéré l'avaient en horreur.

Etabli à Saint-Malo avec son épouse Katherine, Saint-Malo là où l'on n'est ni Français ni Breton, mais Malouin seulement, Jean Mabire était sans doute la personnalité normande la mieux à même de célébrer et d'incarner la nécessaire amitié entre la Bretagne et la Normandie. A quelques dizaines de kilomètres de chez Jean et Katherine, plus à l'ouest, à Saint-Brieuc dans les Côtes d'Armor, résidait la plus haute personnalité bretonne contemporaine qui, elle également, célébrait et incarnait l'amitié entre les peuples d'Europe.

Yann Fouéré, récemment décédé, puisqu'il s'agit de lui, l'auteur du livre mythique **L'Europe aux Cent Drapeaux**, a été de ceux qui ont inspiré Jean Mabire. L'un et l'autre, et je parle au présent en souvenir de Jean et de Yann qui restent parmi nous, sont

des combattants de l'Europe des patries charnelles.

Au décès de Jean Mabire, Yann Fouéré, alors âgé de 96 ans, me confiait ce message ce témoignage : « *Je me vois dans l'impossibilité d'écrire un hommage pour Jean Mabire, car cela exige trop de mes forces actuelles. Croyez bien que je suis de tout cœur avec vous. Je participerai par la pensée à votre rassemblement. Je reste bien amicalement vôtre.* ».

À l'époque, en compagnie de Pierre Vial, nous allions avec Jean rendre visite à Yann Fouéré, chez lui à Saint-Brieuc. Plus jeune de 17 ans, Jean, c'était frappant et cela témoignait de sa modestie légendaire, regardait Yann avec une infinie tendresse et un vrai respect. Comme nous, lors de cette rencontre, il buvait les paroles du militant breton qui avait toujours mis sa peau au bout de ses idées. Yann Fouéré nous déclarait notamment : « *Nous ne sommes par un territoire indifférencié, nous sommes des Bretons, des Normands, des Alsaciens, des Basques. Nous ne sommes pas des Français uns et indivisibles.* »

De son côté, Jean Mabire, dans *Europe Action*, avait écrit dans les années 60 : « *Le véritable sens de notre lutte apparaît de plus en plus clairement : c'est la défense de l'individu contre les robots et, par conséquent, celle des patries contre l'universalisme.* ». L'universalisme destructeur des patries, voilà le fond du combat commun qui réunissait, chacun avec leur tempérament, Yann Fouéré et Jean Mabire. Leur engagement était celui que l'on appelait tantôt l'Europe des Régions, tantôt l'Europe des Ethnies, tantôt l'Europe des Peuples, tantôt l'Europe des Patries charnelles...

« *Si le XIXe siècle a été baptisé le siècle des Nations, il a aussi été - écrivait Jean Mabire - le prélude à cette Europe des Nations qui fut le grand échec du XXe siècle.* ». En accord avec Yann Fouéré, en effet, il remarquait qu'en Europe, la « nation » se confond rarement avec « l'Etat » - et que de vouloir imposer une Europe des Etats, conglomerat de structures jacobines et technocratiques, conduisait inéluctablement à l'échec de l'idée européenne. De même, l'un et l'autre rejetaient la conception d'une Europe unique et intégrée dont rêvent les théoriciens de la « nation-Europe », ceux-là même qui veulent transférer à l'échelle européenne le modèle français, centraliste et jacobin. (A l'aune de l'actualité européenne du temps présent, quelle prescience !).

Observateur éclairé de la cause européenne, Jean Mabire avaient noté qu'en 1937 paraissait le premier numéro d'une revue intitulée *Peuples et Frontières*, numéro consacré au Pays Basque péninsulaire, alors que la guerre d'Espagne faisait rage et que le franquisme, féroce unitaire, était en train de triompher. L'animateur de cette revue, qui portait le sous-titre de « *revue d'information sur les peuples opprimés d'Europe occidentale* », était... le Breton Yann Fouéré, alors âgé seulement de 27 ans.

La Seconde guerre mondiale, avec son nouveau lot de sang européen sacrifié, mettra en parenthèses cette première initiative. Dès le lendemain de la guerre, *Peuples et Frontières* ressurgit dans le cadre de la revue *Fédération* et du *Mouvement Européen des Régions et minorités*, animée par Joseph Martray, ancien bras droit de Yann Fouéré alors exilé en Irlande. « *Curieux mouvement* », écrivait Jean Ma-

bire, « *qui enchantait mes vingt ans* ». Pour la première fois, disait-il, on pouvait s'afficher intégralement Européen sans renier sa communauté d'origine. On était Européen, *parce que* Normand, Breton ou Flamand, Ecossais ou Catalan. Et là, Jean Mabire de se souvenir d'un magnifique congrès à Versailles, en 1948, dont l'amphithéâtre était décoré des blasons de tous les peuples européens maintenus sous le boisseau des Etats-nations. Jean Mabire s'extasiait, pour écrire : « *De chacun de ces blasons partait un ruban écarlate rejoignant une vaste couronne de feuillage dominant l'assemblée. Cela avait une allure de solstice des peuples* ». Jean, avec ses co-

pains, il faut le savoir, avait consacré plusieurs nuits à assurer cette décoration multicolore d'une salle frémissante d'enthousiasme. A ce congrès de Versailles, il n'y avait ni Français, ni Allemands, ni Anglais, ni Italiens, ni Espagnols... mais des frères européens seulement. **L'Europe des Peuples l'emportait sur l'Europe des Etats !**

C'est ainsi que la conception contemporaine de l'Europe des régionalistes, tellement chère à Jean Mabire comme à Yann Fouéré, a plus d'un demi-siècle d'existence. Jean vouait une réelle amitié à un homme institué par lui « *vrai prophète de l'Europe des Peuples* » ; cet homme était un écrivain, **Saint-Loup**. Ancien combattant sur le front russe, Saint-

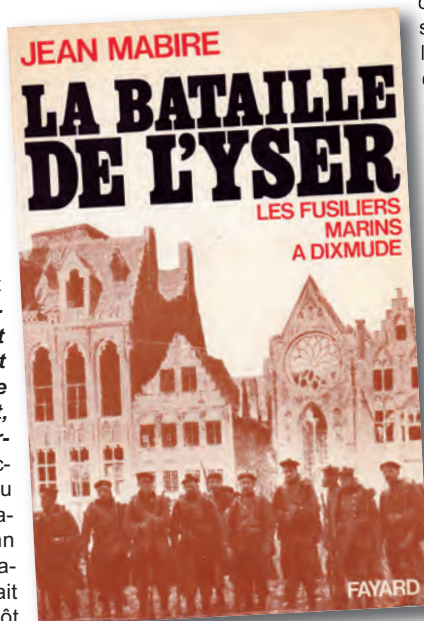
Loup n'avait pas accepté l'idée d'une Europe une-et-indivisible à la mode jacobine. Au contraire, c'est lui, insistait Jean Mabire, qui inventa littéralement l'Europe des « patries charnelles », celle ou chaque province d'Europe (je cite) « *recevait son autonomie culturelle totale et restait dépendante de la fédération pour l'économie, la politique étrangère et la défense* ».

De son côté, dans livre *La Patrie interdite*, Yann Fouéré nous rappelait qu'en 1938, il traversait l'Atlantique afin d'aller participer à un congrès mondial de la Jeunesse. Sur le bateau se trouvait un certain Marc Augier, futur Saint-Loup, avec lequel il se liait et qui représentait à la fois le centre laïc des Auberges de Jeunesse et les jeunesses socialistes. Saint-Loup aura beaucoup fait pour que l'idée de l'Europe des Ethnies (ou des Régions ou des Peuples) ait abouti à remplacer chez beaucoup de jeunes le mot nationaliste par le terme identitaire. Les romans du Cycle des Patries charnelles, comme *Nouveau Cathares pour Montségur* ou *Plus de pardons pour les Bretons*, sont l'œuvre d'un prodigieux éveilleur qui marqua Jean Mabire.

« *Ces récits, où l'imagination transfigure la réalité historique, ne sont pas les témoignages du passé mais les fondements d'une vision de l'avenir* ». Ces derniers mots sont de notre ami Jean...

Alors, si la Normandie a perdu Jean Mabire, si la Bretagne a perdu Yann Fouéré, pour notre part ce sont de vrais camarades qui sont partis. Non sans laisser dans leur sillage une œuvre littéraire fondamentale ; à lire ou à relire !

Xavier GUILLEMOT





Yann Fouéré, une vie pour l'émancipation nationale de la Bretagne.

... « *Devant la marée montante du matérialisme qui menace de toutes parts d'envahir les cerveaux et les cœurs, qui gagne tous les peuples, la Celtie se doit de vivre et de proclamer la supériorité de l'idéal et la suprématie de l'esprit. Postés aux confins occidentaux de l'Europe, les peuples celtiques se doivent d'épurer, de spiritualiser la civilisation matérielle et sans âme qui nous arrive d'Outre-Atlantique et qui menace de submerger le vieux monde. C'est à la renaissance de l'esprit celtique que me paraît liée la cause de la vraie civilisation et le salut même de l'Europe. Puissent les peuples d'Europe le comprendre enfin et nous aider dans notre effort de rénovation celtique et bretonne ! Puissent-ils comprendre que jamais une union féconde et efficace de tous les peuples celtiques ne s'est révélée plus nécessaire ! C'est sur ce vœu que je veux terminer ce trop long exposé, avec la certitude que vous tous, représentants de la grande Celtie, vous vous y associerez de tout votre cœur* ».

Cette citation est extraite du tout premier livre écrit par Yann Fouéré, **Les saints bretons et leur œuvre nationale** conférence donnée au Congrès Celtique de Dinard en septembre 1933. Je me permettrai plusieurs autres citations, plus politiques, afin que le lecteur puisse correctement cerner la pensée et apprécier le long, très long, parcours politique de l'infatigable militant que fut Yann Fouéré pour sa patrie bretonne et son peuple. En effet, je ne répéterai pas la biographie faite sur le site de la *Fondation Yann Fouéré* ou celle publiée par **Lionel Henry**. Je vous conseille de vous y reporter et découvrir ainsi le parcours du militant qui a voué sa vie au service de la Bretagne, de cette grande figure du nationalisme breton et du fédéralisme européen. Yann Fouéré, pour l'avoir bien côtoyé, était « un fin politique » et les dirigeants de l'Etat colonial français voyaient en lui « l'homme à abattre ». En effet, il ne cachait pas ses idées indépendantistes, ses convictions patriotiques, considérant que seul le nationalisme breton était le véritable outil de libération du peuple breton. En parallèle, il était le porte-parole du fédéralisme européen, cette Europe aux cent drapeaux, cette Europe des peuples qu'il a si bien définie dans un de ses meilleurs livres et qui constituait également un de ses combats prioritaires. Dans cet essai politique Yann Fouéré préconise l'organisation de l'Europe sur une base fédérale fondée non plus sur les États-nations (souvent artificiels) qui ont atteint leur apogée au XIX^{ème} siècle, mais qui, au XX^{ème}, ont outrepassé leur rôle, leurs pouvoirs et leur utilité, mais sur les communautés humaines fondamentales que sont les nations vraies, les patries charnelles de notre continent. Cet ouvrage a profondément marqué la pensée fédéraliste européenne et sert encore aujourd'hui de base commune à la philosophie politique fondamentale des mouvements de libération qui agitent les peuples de l'Europe à la recherche de leur identité. Il a conduit à la création à Bruxelles du bureau permanent des Nations européennes sans État.

La bête noire des gouvernements français disais-je précédemment, oui et Yann le savait pertinemment. C'est ainsi qu'il sera arrêté et connaîtra pendant plusieurs mois les geôles françaises (1975-1976) pour finalement bénéficier d'un non-lieu. Selon les autorités françaises il serait l'idéologue du mouvement clandestin FLB ARB. Il sera une nou-

velle fois inquiété suite à la grande vague d'arrestation survenue en 1978. Lors d'un des procès en 1979, Yann Fouéré, en fuite en Irlande, sera condamné à 8 années de réclusion criminelle par contumace. Il faut également préciser que c'est dans ***l'Avenir de la Bretagne***, journal qu'il dirigeait, que sont systématiquement diffusés les communiqués du mouvement clandestin, même si le journal s'efforce de garder une ligne politique récusant officiellement la violence.

Voici deux autres extraits de ce que Yann Fouéré pouvait écrire et signer :

(...) « *le plus beau des programmes est insuffisant : les moyens à employer peuvent varier à l'infini selon l'heure et selon les moments. Le peuple breton doit être amené à penser que tous les moyens sont justifiables s'ils nous amènent à cette fin.* » *L'Avenir de la Bretagne* n°35 de décembre 1960.

Ou encore :

(...) « *que les Gallois brûlent un aérodrome militaire, que la résistance basque attaque les casernes espagnoles, que les Tyroliens fassent sauter les centrales électriques et que les Corses plastiquent les murs des monuments publics* », car « *aucun d'entre eux n'égalera jamais les excès inverses qui ont été commis contre nos peuples acharnés à vivre alors que l'Etat-nation, à travers les génocides culturels, l'exploitation économique, l'émigration forcée des travailleurs, les emprisonnements et les fusillades les conduisaient sciemment au tombeau.* » Ou cet autre extrait d'un de ses éditoriaux paru dans *l'Avenir de la Bretagne* n° 29 de septembre 1973 : « **Le combat légal est-il suffisant ?** »

(...) « *Qu'on le veuille ou non, les formations du mouvement breton, les forces professionnelles et syndicales et la population bretonne toute entière, sont de plus en plus inévitablement conduites à se demander si le combat légal est suffisant pour obtenir la reconnaissance de nos droits politiques, économiques, sociaux et culturels les plus élémentaires. A cette question, certes le FLB-ARB a déjà répondu, et fort clairement, par la négative. Qui ne peut regretter, par exemple, que le dernier attentat contre la gendarmerie de Fouesnant, organisé manifestement à l'occasion de la présence de G. Pompidou en vacances en ce lieu, n'ait pas eu le résultat spectaculaire qu'on aurait pu en attendre ?... De telles réac-*



tions sont inévitables, autant que nécessaires, si aucune des voies légales par lesquelles les intéressés pourraient obtenir satisfaction n'est susceptible d'amener le moindre résultat. Dans ces conditions, les bombes du FLB-ARB ne sont qu'une réaction saine, normale et naturelle pour attirer l'attention de l'opinion mondiale et exercer sur le pouvoir une pression supplémentaire. **Le peuple breton doit une reconnaissance spéciale à ces combattants de l'ombre, qui prennent toujours les précautions nécessaires pour ne pas faire de victimes...** ».

Yann Fouéré va ainsi mettre la mer entre lui et la République jacobine française. Certains diront même dans les hautes sphères de l'administration coloniale : « Cet homme est dangereux ». Yann Fouéré était un partisan de la non-violence active qui implique des actions au grand jour et l'acceptation de la responsabilité des actes que l'on commet et de leurs conséquences pénales. Il précisait notamment : « Le FLB-ARB puise dans la tradition irlandaise les modèles de son combat. Il est temps que la technique galloise de non-violence active trouve également chez nous des émules ».

Enfin, concernant la situation actuelle de l'Europe et de notre Bretagne face à la progression d'une immigration extra-européenne inquiétante qui menace notre identité, Yann Fouéré pose un diagnostic réaliste : « (...) L'être collectif des « minorités nationales » et des nations sans Etat n'est pas menacé seulement par l'arrivée d'une immigration extra-européenne massive. Il l'est aussi par l'arrivée sur leur territoire d'immigrants de même citoyenneté étatique, mais qui parlent une autre langue et possèdent des caractéristiques différentes des siennes. Les exemples abondent en Europe d'Etats qui ont utilisé au cours de l'Histoire, et utilisent encore, ce moyen pour « assimiler » leurs minorités et tenter de les faire disparaître... L'Etat dominant accentuera encore la « dénationalisation » et l'assimilation des minorités en nommant systématiquement sur leur territoire des fonctionnaires et cadres provenant d'autres régions de l'Etat et non ceux qui en sont originaires que l'on nommera, eux, systématiquement ailleurs. De nos jours enfin sont apparues des sortes de migrations volontaires, parfois massives, temporaires souvent, mais parfois permanentes, de populations à la recherche d'un climat géographique ou d'un cadre plus attractif que celui où elles vivent. Il ne faut pas se dissimuler que ces migrations lorsqu'elles prennent un caractère passif comme elles le font par exemple en Corse, menacent gravement l'équilibre économique et social, l'environnement culturel et les caractéristiques nationales et linguistiques, voire même l'existence, des peuples et des minorités qui les subissent. Ici encore, il existe un seuil qu'il ne faut pas dépasser,

un équilibre qu'il s'agit de définir. Qui pourrait apprécier ce seuil et en être juge, au sein de chaque peuple, au sein de chaque minorité culturelle de chaque région, mieux que les intéressés eux-mêmes ? Il importe cependant que les structures politiques et administratives et les règles de droit leur en donnent les moyens, ce qui n'est, encore de nos jours, que fort rarement le cas ».

Et précisant ce qui a été de tout temps pour lui une des revendications primordiales pour la Bretagne : « (...) La nomination, par priorité, de fonctionnaires bretons en Bretagne et bretonnants, c'est à dire, parlant breton en Basse-Bretagne. Le slogan occitan « volèm viure al país » ne fait que traduire la réaction instinctive de l'être collectif de nos « minorités nationales » et linguistiques désireuses de survivre et d'échapper au départ qui signifie la destruction. Les nombreux « I Francesi Fora » qui fleurissent sur les murs de Corse traduisent le refus profond d'un peuple de disparaître lors même qu'il est devenu minoritaire dans son propre pays. Ne faut-il pas donner à tous ces peuples et à toutes ces « régions » la possibilité et le droit, par des institutions appropriées, de protéger leur être collectif, plutôt que de les abandonner à leurs réactions de désespoir ? Et pourquoi tel citoyen, qui condamnera énergiquement ces réactions chez nos peuples, se trouve-t-il porter à les considérer comme compréhensibles et excusables à l'égard d'immigrés et de populations extra-européennes dont le nombre a fini par dépasser le seuil de tolérance dans la collectivité territoriale où il vit ».

Je pense qu'avec ces quelques citations le lecteur sera à même de mieux comprendre la pensée et la philosophie politique du militant breton que fut Yann Fouéré. Mais surtout il ne faudrait pas se limiter à ces brefs extraits, lire les nombreux ouvrages édités ou réédités qui sont d'une grande richesse et ne feront que parfaire l'immense travail du principal acteur du mouvement national breton.

Les obsèques de Yann Fouéré eurent lieu à Guingamp où près de 500 personnes sont venues lui rendre un dernier hommage. Une cérémonie émouvante mais également nationale pour le vieux leader de la cause bretonne. C'est dans la basilique Notre Dame de Bon Secours que le dernier message de Yann Fouéré à son peuple fut lu par une de ses filles :

**C'est mon corps seulement que vous mettez en terre
Car je vous laisserai l'écho de mes combats;
Que l'exil, la prison, la crainte ni la guerre
Qui ne m'ont arrêté, ne vous arrêtent pas !**
(Poème de Yann Fouéré).

Padrig MONTAUZIER



En souvenir d'Olier Mordrel

Olier Mordrel fut certes un homme de chair et de sang mais il fut aussi la quintessence, ou une facette incontournable de la quintessence de l'idée bretonne ; et, au-delà de cette idée bretonne, il incarnait, en sa personne, la révolte d'un réel et d'un vécu brimés, brimés au nom de dogmes politiques abstraits qui oblitèrent, altèrent et éradiquent les legs populaires pour mieux asseoir une domination sans racines ni humus, portée par des gendarmes, des avocats bavards ou des fonctionnaires sans cœur ni tripes. Nul ne pourra contester cette affirmation de la quintessence bretonne incarnée en la personne d'Olier Mordrel, dont je vais esquisser ici un portrait.

Disparition des voix énergiques et des regards de feu

Cette affirmation, je la fais mienne aujourd'hui, en rendant cet hommage, sans doute trop concis, à ce chef breton, à ce croyant et ce fidèle, dont la foi et la loyauté se percevaient dans un timbre de voix, propre aux hommes vrais des années 20, 30 et 40. Ce type de voix a disparu dans tous les pays d'Europe : c'est, pour moi, un indice patent du déclin que subit notre Europe. Tout comme s'en vont, un à un, ces gaillards au regard de feu dont une formidable dame italienne déplorait la disparition, lors d'un repas convivial à Gropello di Gavirate en août 2006 ; cette dame, qui irradie la force et la joie, est la belle-mère de notre ami italien Rainaldo Graziani, fils de l'ami d'Evola, Clemente Graziani. Ce dernier, qui avait combattu jusqu'au bout dans les rangs des unités de la "République Sociale", à peine libéré de son camp de prisonniers de guerre, avait chanté des chants patriotiques dans les rues de Rome ; il avait, pour cela, été jeté quinze jours en prison à la "Regina Coeli", y avait découvert un livre d'Evola et avait immédiatement voulu voir le Maître, pour mettre toutes ses actions futures au diapason de celui qui semblait lui indiquer la seule Voie praticable après la défaite. Pour cette dame, qui, assurément, possède encore ce feu intérieur, les hommes d'hier ont fait place à des mollassons, même parmi ceux qui osent se revendiquer du "bel héritage". Jean Mabire aussi possédait ce feu intérieur. Son regard me l'a fait entrevoir quand il m'a serré la pince pour la dernière fois, à Bruxelles en décembre 2005, lorsque nous sortions du restaurant où nous avions assisté à une causerie/projection des "Amis de Jean Raspail". Nous avons, en ce début de XXI^e siècle, le triste devoir d'assister à la disparition définitive d'une génération pré-festiviste, qui avait véritablement fait le sel de notre Vieille Europe. Pour moi, Mordrel fut l'un des premiers à disparaître, quinze ans avant l'an 2000. C'est donc avec émotion que je couche ces lignes sur le papier. Sa voix, le regard de feu de Jean Mabire, la voix et les yeux de bien d'autres, comme cette sacrée Julia Widy de Deux-Acren, qui me parla avec force et chaleur de ses engagements passés quand je n'avais que quatorze ans, sont bien davantage que de simples phénomènes optiques et auditifs : ce sont de véritables forces nouménales qui m'interpellent chaque jour que les dieux font et m'incitent ainsi à ne pas capituler et à poursuivre, pour moi-même, pour mes amis et pour ceux qui veulent bien me lire ou m'écouter, la même quête spirituelle que les aînés et réamorcer sans cesse le combat pour une anthropologie axée sur cette valeur cardinale de



l'humanité européenne qu'est la dignité, la *Würdigkeit*.

Du "Club des Cinq" à Markale

Dès l'école primaire, j'ai été fasciné par les matières de Bretagne, alors qu'adulte, je n'ai jamais eu l'occasion de mettre les pieds dans cette région d'Europe. Dans les versions françaises de la collection enfantine "Le Club des Cinq", les aventures, toutes fictives, du quatuor, flanqué du chien Dagobert, se déroulent en Bretagne. Le paysage évoque une côte qui n'est pas plane, rectiligne, de dunes et de sable comme la nôtre, en Flandre. Elle est faite d'îles, d'îlots, de récifs, avec, derrière elle, non les Polders que nous sillonnions à vélo derrière Coq-sur-Mer, mais des landes de bruyère, avec des maisons mystérieuses, pleines de souterrains et de passages secrets. Dans mon enfance et ma pré-adolescence, je voulais voir un littoral échancré, que je ne verrai qu'en Grèce en 1972-1973 et en Istrie en 2009 et en 2011. Et je ne verrai le littoral de la Bretagne qu'en images, que dans un cadeau d'Olier Mordrel, un beau livre de photos, tout simplement intitulé *La Bretagne*.

Ensuite, un condisciple de l'école primaire, Luc Gillet, avait un père ardennais et une mère bretonne : ses allégeances oscillaient entre un patriotisme français (ancien régime) et un "matrionisme" breton. Finalement, à l'âge adulte, quand il a commencé à étudier le droit aux Facultés Universitaires Saint-Louis, c'est l'option bretonne qui a pris le dessus : après avoir potassé son code civil ou son droit constitutionnel, il suivait des cours de biniou. Je l'ai perdu de vue et le regrette. Le mythe chouan était gravé dans ma petite cervelle grâce, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, à un cadeau de communion solennelle, *Le Loup blanc* de Paul Féval, auteur auquel Jean Mabire n'a pas manqué de rendre hommage. Plus tard, la Bretagne ne disparaît pas : notre professeur de latin, l'Abbé Simon Hauwaert avait été un fidèle étudiant de l'irremplaçable Albert Carnoy, professeur à Louvain avant la première guerre mondiale et, après un intermède américain entre 1914 et 1919, pendant l'entre-deux-guerres. Hauwaert, nous exhortait à explorer les racines indo-européennes de notre inconscient collectif, exactement comme Carnoy l'avait fait en publiant, en 1922, un ouvrage concis et fort bien charpenté sur les dieux indo-européens. Outre sa volonté de nous faire connaître à fond les legs gréco-

romains et les pièges de la grammaire latine, il insistait sur la nécessité d'aborder en parallèle les mythologies germaniques (en particulier les "Nibelungen") et celtiques (les "Mabinogion"). En obéissant à cette injonction, j'ai commencé, dès l'âge de seize ans, à lire les ouvrages de **Markale** sur les mythologies bretonne et irlandaise ainsi que les articles, encore épars, de **Guyonvarc'h**, récemment décédé.

Les études universitaires mettront un terme provisoire à cet intérêt celtisant : l'apprentissage des grammaires allemande et anglaise, les techniques de traduction, les nombreuses heures de cours etc. ne permettaient pas de poursuivre cette quête, d'autant plus qu'il fallait, en marge des auditoriums académiques, rester "métropolitiquement actif", en potassant Pareto, Monnerot, Mannheim, Sorel, Schmitt, Evola et Jünger, dans le sillage du GRECE, de nos cercles privés (à connotations nationales-révolutionnaires) et des initiatives de Marc Eemans, le surréaliste non-conformiste avec qui Jean Mabire a entretenu une correspondance.

Olier Mordrel téléphone au bureau de "Nouvelle école"

En 1978, lors du colloque annuel du GRECE, Jean-Claude Cariou, que je ne connaissais pas encore personnellement, m'indique, assez fier, qu'Olier Mordrel est présent parmi les congressistes et me montre où il se trouve au milieu d'un attroupement de curieux et d'enthousiastes qui voulaient absolument le voir, lui serrer la main, l'encourager, parce qu'ils ne l'avaient jamais vu, depuis son retour, d'abord discret, de ses exils argentin et espagnol. C'est ainsi que la puce nous a été mise à l'oreille : Mordrel était l'auteur du livre **Breizh Atao** (1973), une histoire du mouvement breton le plus radical du XXe siècle, toute pétrie de souvenirs intenses et dûment vécus, alors que nous, les plus jeunes, ne connaissions la matière de Bretagne que par les travaux de Markale, certes, et plutôt par les chants et les théories "folkistes" sur la musique populaire d'**Alan Stivell** (auquel j'avais consacré un des mes premiers articles pour **Renaissance Européenne** de **Georges Hupin** et pour la belle revue **Artus**, à l'époque éditée à Nantes par **Jean-Louis Pressensé**). C'était effectivement **Artus**, à l'époque, qui nous ré-initiait à la culture bretonne.

Quelques années passent, je me retrouve, à partir du 15 mars 1981, dans les locaux du GRECE à Paris pour exercer la fonction de secrétaire de rédaction de **Nouvelle école**. Outre la mission de préparer des conférences pour le GRECE, à Paris, au Cercle Héraclite, à Grenoble, à Strasbourg voire ailleurs, ma tâche a été, en cette année 1981, de réaliser deux numéros de la revue : l'un sur Vilfredo Pareto (avec l'aide du regretté Piet Tommissen), l'autre sur Heidegger (il sera parachevé par mon successeur Patrick Rizzi). Un beau jour, le téléphone sonne. Au bout du fil, la voix d'Olier Mordrel. Il m'explique qu'il vient de terminer la rédaction du **Mythe de l'Hexagone**. Il souhaite me confier le manuscrit pour que je lui donne mon avis. Je suis abasourdi, horriblement gêné aussi. Me confier son manuscrit, à moi, un gamin qui venait tout juste de sortir des écoles ? Lui, le vieux combattant, désormais octogénaire ? Inouï ! Incroyable ! Il insiste et quelques jours plus tard, je reçois un colis

contenant une copie du tapuscrit. Je l'ai lu. Mais jamais je n'aurais osé formuler la moindre critique sur cet ouvrage copieux, fruit d'une réflexion sur l'histoire de France qui avait mûri pendant de longues décennies, dans le combat, l'adversité, l'amertume, l'ostracisme, l'exil, fruit aussi des longues conversations avec l'attachant **Roger Hervé** (à qui Mordrel dédiait cet ouvrage). Devant une telle somme, les gamins doivent se taire, fermer leur clapet car ils n'ont pas souffert, ils n'ont pas risqué leur peau, ils n'ont pas mangé le pain amer de l'exil. Quand Olier Mordrel m'a demandé ce que je pensais de son livre à paraître, une bonne semaine plus tard, je lui ai dit que, de toutes les façons, son ouvrage était aussi un témoignage, une vision personnelle en laquelle personne ne pouvait indûment s'immiscer sans en altérer la véracité vécue. Il a été satisfait de ma réponse.

Mordrel dans la tradition de Herder

J'ai ensuite lu **Breizh Atao** et, plus tard, **L'Idée bretonne** pour parfaire mes connaissances sur le combat breton. La parution du **Mythe de l'Hexagone** a été suivie d'une soirée de dédicaces dans un centre breton au pied de la Tour Montparnasse. Elle m'a permis de faire connaissance avec l'équipe de "Ker Vreizh", animée à l'époque par **Simon-Pierre Delorme**, dont l'épouse, hélas décédée, était une brillante germaniste. Et aussi d'**Ingrid Mabire**, présente lors de l'événement. Cette confrontation avec la quintessence de l'idée bretonne, par l'entremise de Delorme, de Mordrel et surtout, ne l'oublions pas car il ne mérite assurément pas d'être oublié, de **Goulven Pennaod**, était, pour moi, concomitante d'une lecture de Herder, via la thèse magnifique d'un Professeur d'Oxford, F. M. Barnard ⁽¹⁾, et des éditions bilingues proposées à l'époque par Aubier-Montaigne et préfacées tout aussi magistralement par Max Rouché

⁽²⁾. Pour **Nouvelle école**, je voulais rédiger un long article sur Herder et sur le droit qui découle de sa philosophie (via Savigny et Uwe Wesel). **Pierre Bérard** a partiellement réalisé mes vœux en publiant une longue étude dans la revue-phare du GRECE, une étude elle aussi magistrale, comme tout ce qui vient de ce professeur angevin exilé en Alsace, sur Louis Dumont, disciple français et contemporain de Herder. Un article plus directement consacré à Herder ou un numéro plus complet sur sa pensée (et sur sa postérité proluxe) aurait permis de consolider le lien entre le corpus de la "nouvelle droite", qui n'est pas nécessairement tourné vers les patries charnelles, et le corpus de tous ceux qui entendent mettre un terme aux abus et aux travers du jacobinisme ou aux déviances dues à la volonté de fabriquer "une cité géométrique" par "dallage départemental" (selon la terminologie utilisée par Robert Lafont, militant occitan). Car Mordrel, *volens nolens*, est un disciple de Herder, surtout si l'on tient compte de l'aventure éditoriale qu'il a menée avant-guerre en publiant la revue **Stur**.

La métapolitique de "Stur"

Dans **L'Idée bretonne**, Mordrel résume bien l'esprit qui animait la revue **Stur**, dont le premier numéro sort en juillet 1934. **Stur** se posait comme une "revue d'études indépendante" mais elle ne cherchait pas à se soustraire au combat politique, devenu violent en Bretagne après les échecs électoraux du mouvement



“Breizh Atao” dans les années 20. Pour Mordrel, l'idée bretonne devait offrir des solutions aux problèmes réels et concrets de la Bretagne, sinon **“elle serait rejetée par le peuple comme un colifichet sans intérêt”**. Le but de *Stur* n'était pas de faire de l'intellectualisme : au contraire, la revue préconisait de se méfier des “intellectuels purs”, **“étrangers au monde des métiers, dégagés des liens multiples et vivants qui nous rendent solidaires du corps social”**. **“Nous avons horreur”**, poursuit Mordrel dans son évocation de l'aventure de *Stur*, **“de cette engeance qui triomphe sans modestie à Paris”** car elle a été **“élevée dans le royaume des mots, vivant de sa plume ou de sa langue, qui choisit entre les idées et non entre les responsabilités”**. Pour *Stur*, les idées ne sont donc pas des phénomènes intellectuels mais des instruments pour **“modeler la personne intime de l'homme”**. Bref : ne pas vouloir devenir de **“beaux esprits”** mais des **“drapeaux”** ; n'avoir que **“des pensées nouées à l'acte”**.

Les articles de *Stur* ne seront donc pas doctrinaux, car l'énoncé sempiternel d'une doctrine finit par lasser, mais ils ne seront pas pour autant exempts de références à des auteurs ou à des filons philosophiques, lisibles en filigrane. Pour Olier Mordrel, l'apport intellectuel majeur à *Stur* vient essentiellement d'Oswald Spengler, via les articles du regretté Roger Hervé (signant à l'époque “Glémarec”) ⁽³⁾. Hervé/Glémarec retient de l'œuvre de Spengler plusieurs éléments importants, et les replace dans un combat précis, celui de la Bretagne bretonnante, comme ils pourraient tout aussi bien être replacés dans d'autres combats : 1) pour Hervé, Spengler ne dérive pas sa démonstration d'une idée simple, fixe et pré-établie (comme “l'homme bon” de Rousseau ou la “lutte des classes” de Marx), d'une sorte d'*All-Ge-meinheit* comme auraient dit Ernst Jünger et Armin Mohler, mais la tire des lois de l'évolution historique où l'homme n'est ni bon ni méchant a priori mais **“fait le nécessaire ou ne le fait pas”** ; 2) Spengler, pour Hervé, est un professeur d'énergie dans la mesure où seuls comptent pour lui, sur les scènes de l'histoire, les hommes au caractère trempé, capables de prendre les bonnes décisions aux bons moments. Bref ce que Jean Mabire appellera des “éveilleurs de peuple”...

La Bretagne libre dans une grande Europe

Stur abordera toutes les questions qui découlent de cette vision récurrente d'une “Bretagne excentrée” par rapport aux axes Paris/Le Havre et Paris/Bordeaux. Certes, reconnaît *Stur*, la Bretagne se situe en dehors des grandes routes commerciales de l'Hexagone et est, de la sorte, territorialement marginalisée. C'est pourquoi elle doit se choisir un autre destin : retourner à la mer en toute autonomie, retrouver la communauté des peuples de la Manche, de la Mer du Nord et du Golfe de Biscaye donc se donner un destin plus vaste, “européen”, comme celui qu'elle a raté lorsque sa duchesse n'a pas pu épouser Maximilien de Habsbourg à la fin du XVe siècle.

Stur reconnaît cependant qu'un indépendantisme isolé ne pourra pas fonctionner (cf. “L'Idée bretonne”, pp. 150-151) : la masse territoriale “hexagonale” sera toujours là, aux confins orientaux de l'Armorique, quels qu'en soient ses maîtres (ils auraient pu être anglais si les rois d'Albion avaient vaincu pendant la Guerre de Cent Ans ; ils auraient pu devenir allemands à partir de 1940). Pour s'affirmer dans la

concrétude géographique du continent et des mers adjacentes, le nouveau nationalisme breton doit affirmer une vision nouvelle : ce ne sera plus celle d'un indépendantisme étroit, comme aux temps héroïques de “Breizh Atao”, qui ne définissait son combat politique que par rapport à l'Etat français et non pas par rapport à l'espace civilisationnel européen tout entier (**“Aucun petit Etat ne peut plus être sûr de son lendemain, s'il ne s'est pas volontairement inclus dans un système d'échanges commerciaux et de protection mutuelle”**, op. cit., p. 150). Le nouveau nationalisme breton est un aspect, géographiquement déterminé, du nationalisme européen, dont les composantes sont des “ethnies réelles” et non plus des “Etats pluri-ethniques” ou “mono-ethniques” qui briment leurs minorités ou des entités administratives qui éradiquent les longues mémoires. Le peuple breton, dans cette optique, a toute sa place car il est une “véritable ethnie”, dans le sens où il est un “peuple-famille”, tous les Bretons étant plus ou moins “cousins”. Ce vaste “cousinage” — cette homogénéité ethnique — est le résultat d'un amalgame de longue durée entre Pré-Celtes armoricains, Celtes et Gallois, et non pas la revendication d'un type ethnique particulier (nordique ou alpin ou autre), que l'on perçoit comme édulcoré ou “mêlé” dans le monde actuel et qu'un eugénisme étatique se chargerait de reconstituer de la manière la plus pure possible.

Stur a également abordé la question religieuse, au départ de trois constats : 1) le christianisme a mis longtemps à oblitérer les traditions préchrétiennes, païennes, en Bretagne comme en beaucoup de régions d'Europe ; 2) l'Irlande a développé un christianisme particulier avant l'ère carolingienne, l'a exporté par l'intermédiaire de ses missionnaires comme Colomban à Luxeuil-les-Bains et Fergill (Vergilius) à Bregenz dans le Vorarlberg ; il s'agira de mettre les linéaments de ce “celto-christianisme” en exergue (*“das iredschottische Christentum”*) ; 3) la religiosité rurale de Bretagne n'a été effacée que fort tardivement, par les missions jésuites des XVIIe et XVIIIe siècles, qui, pour paraphraser l'anthropologue contemporain Robert Muchembled, ont imposé la “culture des élites” (schématique et abstraite) de la Contre Réforme à une “culture populaire” (vivante et concrète).

Gwilherm Berthou et la Tradition

La plupart des militants bretons étaient catholiques, se percevaient en fait comme de nouveaux chouans contre-révolutionnaires, ennemis des “Bleus”, reprenant un combat interrompu par l'exécution de Cadoudal en 1801, par la répression républicaine et bonapartiste, par le désintérêt de la Restauration pour la question bretonne (une Restauration qui trahissait ainsi a posteriori les chouans). Olier Mordrel rappelle simplement que le premier auteur nationaliste breton à avoir esquissé une critique du christianisme, comme idéologie religieuse oblitérant la spiritualité naturelle du peuple, a été Gwilherm Berthou (alias “Kerverziou”). Berthou préconisera, dans les colonnes de *Stur* d'étudier la mythologie comparée (Rome, monde germanique, monde celtique, Inde védique, etc.), comme l'avait fait de manière simple et didactique Albert Carnoy à Louvain au début des années 20, et comme le fera, plus tard, de manière tout-à-fait systématique, Georges Dumézil. Berthou ouvre de vastes perspectives, vu la pluralité de ses angles d'attaque dans ses recherches religieuses et mythologiques ; rappelons aussi, car il fut là un précurseur, qu'il cherchait surtout à dégager les études religieuses, traditionnelles au sens guéno-

nien du terme, de toutes les "cangues kabbalistiques ou martinistes", du théosophisme et du spiritisme. Sa démarche était rigoureuse : Berthou est allé plus loin qu'un autre chantre du celtisme, le grand poète irlandais **William Butler Yeats**, auteur de *Visions*, où le celtisme qu'il chante et évoque n'est pas séparable des pratiques spiritistes dont il se délectait. Yeats demeurait dans les spéculations kabbalistiques et "**les traditions légendaires de sa race, il les voyait comme un simple panneau décoratif et un sujet de rêverie**" (op. cit., p. 154). La Bretagne, profondément religieuse, a fait (sur)vivre certains avatars de la grande "*Tradition*" dans les liturgies et les croyances de son peuple, pensait Berthou, mais cette ferveur populaire a été brisée par la modernité, comme partout ailleurs, faisant sombrer l'Occident dans un chaos, dont seule une révolution politico-métaphysique de grande ampleur pourra nous sauver. Berthou finira par ne plus guère énoncer ses théories traditionalistes-révolutionnaires dans les colonnes de *Stur*, où il avait dévoilé pour la première fois au public les linéaments de sa quête spirituelle. *Stur*, revue de combat politique et métapolitique tout à la fois, n'était pas le lieu pour approfondir des théories religieuses et métaphysiques. Berthou, sans rompre avec *Stur*, fonde la revue *Ogam*, où s'exprime sans détours aucuns, et avec davantage de profondeur, son traditionalisme révolutionnaire. Dans les multiples expressions de la "Tradition", Berthou, contrairement à d'autres, ne cherche pas des gourous qui enseignent la quiétude ou le retrait hors du monde effervescent de l'histoire (comme on pourra plus tard le dire de René Guénon), mais, au contraire, il cherche des maîtres qui enseignent énergie et virilité (comme plus tard, **Julius Evola** avec sa "voie royale du Kshatriya" ou, en Allemagne, un **Wilhelm Hauer** qui découvre en Inde l'ascèse guerrière du bouddhisme) (4). *Ogam*, à ses débuts (car la revue a eu une longue postérité, bien après 1945), alliait, écrit Mordrel (op. cit., p. 155), "nietzschisme" et "traditionalisme". C'est la naissance d'un néo-paganisme breton, ajoute toujours Mordrel, "**en décalage de vingt ans sur le néo-paganisme germanique, mais en avance de quarante ans sur le néo-paganisme parisien**" (op. cit., p. 155).

L'idée bretonne selon Mordrel n'était donc pas une simple idée "vernaculaire", qui aurait eu la volonté de se replier sur elle-même, mais une vision nouvelle du politique, de l'histoire et de l'Europe.

"Le Mythe de l'Hexagone"

Revenons au livre, par lequel nous avons fait connaissance au printemps de l'année 1981, je veux dire *Le Mythe de l'Hexagone*. A la relecture de cet ouvrage aujourd'hui un peu plus que trentenaire, il m'apparaît assez peu lié ; les chapitres se succèdent à une cadence que l'on pourrait qualifier de fébrile ; on peut repérer des idées fécondes mais pas assez exploitées, que l'auteur, on le sent, aurait voulu développer jusqu'au bout de leur logique. C'est cette incomplétude (due aux impératifs typographiques) qui devait inquiéter Mordrel qui, anxieux, demandait à tous, y compris à des gamins comme moi, ce qu'ils pensaient de ce texte quelque peu "testamentaire". Mais l'ouvrage est une somme qui éveille à quantité de problématiques autrement insoupçonnées ou per-

çues au travers d'autres grilles d'analyse. Son apparente incomplétude est une invite à creuser, toujours davantage, les filons indiqués par notre homme, à élargir les intuitions mordreliennes. Devenu octogénaire, notre Breton de choc a voulu **tout** dire de ce qui lui passait par la tête, coucher sur le papier l'ensemble de ses souvenirs, la teneur de ses courriers et conversations avec Hervé et les autres.

Olier Mordrel, juge d'instruction et procureur

Première interpellation du militant breton Mordrel : "Ne vous fiez jamais aux historiographies stato-nationales toute faites : elles sont des fabrications à usage propagandiste ; elles projettent les réalités actuelles sur le passé, et parfois sur le passé le plus lointain", fonctionnent à coups d'anachronismes. Deux fois condamné à mort par l'Etat français, Mordrel, sans doute en son subconscient le plus profond, voulait tuer symboliquement, avant d'être tué (on ne sait jamais...) ou avant de mourir de sa belle mort, l'instance qui lui avait promis le poteau mais n'avait pu le lui infliger, parce qu'il avait eu la chance, contrairement à d'autres, d'échapper à son implacable ennemie. *Le Mythe de l'Hexagone* est en quelque sorte un duel, entre Mordrel et la "Gueuse". Celle-ci avait, par deux fois, voulu nier et supprimer la personne Mordrel, comme elle avait nié et supprimé la personne **Roos** en Alsace, parce que la personne Mordrel affirmait haut et fort, avec belle insolence, sa nature profonde, naturelle, physique et ethnique de Breton, et par la négation/suppression judiciaire de cette personne bretonne particulière, réelle et concrète, la "Gueuse" entamait un processus permanent de négation de toute forme ou expression de "bretonitude". Inacceptable pour ceux qui s'étaient engagé corps et âme pour une Bretagne autonome. Mordrel, avec



Le Mythe de l'Hexagone, va jouer le double rôle du juge d'instruction et du procureur : il va systématiquement nier l'éternité dans le temps et l'espace que se donne rétrospectivement la "Gueuse" avec la complicité d'historiographes mercenaires. Non, crie Mordrel, la France n'existait pas déjà du temps des mégalithes : elle n'est pas une unité géographique mais un point de rencontre et de dispersion ; "**elle comporte des façades qui n'ont ni la même orientation ni les mêmes connections extérieures**"; ses frontières dites "naturelles" sont un "mythe". Voilà le fond du débat Mordrel/France : la Bretagne est une réalité concrète (et non pas un résidu inutile, appelé à disparaître sous l'action du progressisme républicain) ; la France, elle, est un "mythe", plutôt un "mensonge" et une "construction" qui nie les réalités préétablies par Dame Nature, qui devrait retrouver ses droits, pour le bien de tous : ainsi, le Rhin, pour Mordrel, n'est en aucune façon une "frontière" mais un creuset et un trait d'union (entre Alsaciens et Badois), alors que la Loire, elle, sépare bien un Nord d'un Sud distincts avant le laminage généralisé par la machine à "géométriser" la Cité.

Le chapitre sur le Rhin mérite amplement d'être relu et, surtout, étoffé par d'autres savoirs sur ce fleuve et cette vallée d'Europe. Les géopolitologues connaissent, ou devraient connaître, le maître-ouvrage d'**Hermann Stegemann** sur l'histoire du Rhin, rédigé en Allemagne au lendemain du Traité de Ver-



sailles, en 1922. En Belgique, le chantre du parti annexionniste de 1919, **Pierre Nothomb**, grand-père de l'écrivain Amélie Nothomb, qui voulait mordre sur le territoire rhénan au lendemain de la défaite du Reich de Guillaume II, terminera sa carrière littéraire en chantant tendrement le creuset ardennais/rhénan/luxembourgeois sans plus aucun relent de germanophobie. De même, le mentor d'**Hergé**, le fameux **Abbé Norbert Wallez**, rêvera plutôt d'une symbiose catholique-mystique rhénane/wallonne, après avoir abandonné ses réflexes d'Action Française. Mais ce sont là d'autres histoires, d'autres itinéraires politico-intellectuels, qui auraient bien passionné Olier Mordrel et Jean Mabire.

Hypothèses originales

Mordrel truffe ensuite *Le Mythe de l'Hexagone* de toutes sortes d'hypothèses originales. Quelques exemples : 1) le noyau de la France actuelle est la "Neustrie" précarolingienne, en voie de "dé-francisation", c'est-à-dire de "dé-germanisation" (le francique fait totalement place au gallo-roman du bassin parisien) à côté d'une Austrasie mosane, mosellane et rhénane, celle des Pipinides, qui volera au secours de cette Neustrie aux chefs indécis et de l'Aquitaine ravagée au moment du raid maure contre Poitiers (732) ; 2) il n'y a pas eu d'ébauche de la France avant le XII^e siècle, affirme Mordrel, et d'autres Etats ou royaumes possibles auraient pu émerger sur ce qui est aujourd'hui le territoire de l'Hexagone : par exemple un empire postcarolingien de la Seine à l'Elbe ; un double royaume, britannico-francilien autour de Paris et gaulois méridional autour de Bourges (centre géographique de l'actuel Hexagone) ; une fusion des héritages bourguignon et lorrain, constituant un espace médian entre une Post-Neustrie séquanais et un bloc impérial germanique s'étendant jusqu'aux confins slaves de la Vistule au Nord ou de la Drave au Sud (Carinthie/Slovénie) ; l'émergence d'un "Roy-aume du Soleil" catalan et provençal, de Valence en Espagne à Menton sur l'actuelle frontière italienne, appelé à maîtriser tout le bassin occidental de la Méditerranée, îles comprises, contre les incursions sarrasines (l'Aragon se donnera cette tâche, une fois uni à la Castille) ; 3) l'historiographie française est encadrée par l'Etat et cherche en permanence à faire disparaître les preuves des impostures ou les traces de crimes abominables (génocides vendéen et franc-comtois) ; l'honnêteté intellectuelle veut qu'on les dénonce et qu'on leur oppose d'autres visions. Etc.

On pourra dire que Mordrel est parfois très injuste à l'endroit de la France mais, ne l'oublions pas, il est une sorte de procureur fictif qui réclame sa tête, comme celui, bien réel, de la "Gueuse" avait réclamé la sienne. Normal : c'est en quelque sorte un retour de manivelle... En attendant, les historiens contemporains, plus sensibles aux histoires régionales que leurs prédécesseurs, redécouvrent la matière de Bourgogne, l'originalité de l'histoire lorraine, comtoise ou savoisiennne. Les idées de l'occitaniste Robert Lafont font leur chemin dans les têtes de ceux qui pensent le réaménagement post-centralisateur du territoire. Il est certain que, quant au fond, les idées ethnistes et fédéralistes de Mordrel, exprimées en leur

temps sur le mode véhément que prennent toujours ceux que l'on refuse sottement d'écouter, ne soulèveraient plus le tollé chez les bonnes âmes ni le désir d'envoyer l'effronté à la mort comme chez ses juges du 7 mai 1940.

Epilogue

Yann Fouéré, disparu fin 2011, à l'âge vénérable de 102 ans, a rendu un vibrant hommage à Mordrel dans son livre *La Patrie interdite*, où il campe bien, et chaleureusement, le caractère et l'intransigeance de son compagnon d'armes pour l'autonomie ou la libération de la Bretagne. Cet hommage est d'autant plus admirable que les deux hommes n'avaient pas le même caractère ni, sans doute, les mêmes vues sur le plan pragmatique. Enfin, quand **Pierre Rigoulot** décide d'interroger les "enfants de l'épuration" pour en faire un livre épais ⁽⁵⁾, il s'en va questionner deux des trois fils d'Olier Mordrel, qui nous laissent des témoignages intéressants à consulter, pour cerner la

personnalité de notre combattant breton : celui de l'ainé, **Malo**, né en 1928, est mitigé car, chacun le sait, il n'est pas aisé d'avoir un père militant et d'avoir été brinquebalé sur les routes de l'exil, de Sigmaringen au Sud-Tyrol et de l'Italie vaincue aux confins de la pampa de Patagonie ; celui de **Trystan**, né en 1958 en Argentine, prétend s'inscrire dans la trajectoire de son père. Anecdote : ce Trystan, que j'ai perdu de vue depuis fort longtemps, avait voulu m'accompagner lors d'une longue marche entre Ypres et Dixmude, où nous nous arrêtons pour visiter les monuments de la Grande Guerre. Il me parlait de son grand-père, officier des fusiliers-marins bretons enga-

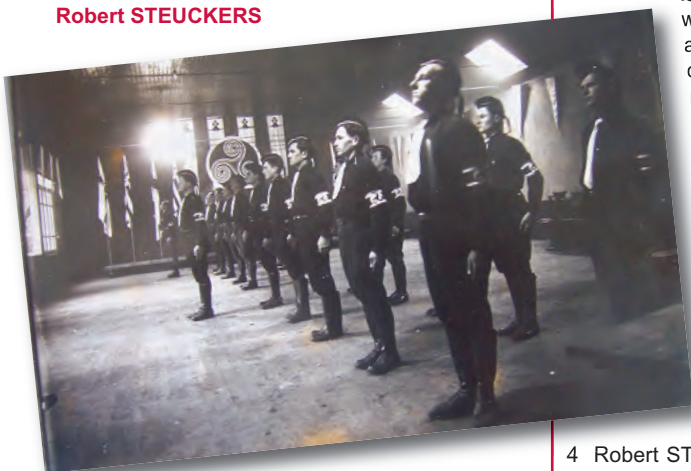


gés à Dixmude en octobre 1914, aux côtés de l'armée belge exténuée par sa retraite et de quelques compagnies de Sénégalais. Et il voulait absolument voir le "Mémorial des Bretons", au lieu-dit du "Carrefour de la Rose" à Boezinge ⁽⁶⁾. Pourquoi ? D'après Trystan Mordrel, la disparition tragique, suite à une attaque allemande précédée d'une nappe d'ypérite en avril 1915, de beaucoup de soldats bretons des 45^e et 87^e divisions d'infanterie de réserve, aurait constitué le déclic qui fit de l'adolescent Olier Mordrel un combattant breton intransigeant ; en effet, les soldats de ces deux divisions étaient des réservistes entre 35 et 45 ans, surnommés, par les jeunes poilus de première ligne, "les pépères". Dans l'école et le village d'Olier, bon nombre de ses petits camarades de jeu étaient devenus orphelins après cette bataille d'avril 1915. Le sang breton avait été sacrifié, pensait Olier adolescent, en vain, en pure perte. Sentiment équivalent à celui de bon nombre de Flamands, qui créeront après 1918 le "Frontbeweging". Le "Mémorial des Bretons" du "Carrefour de la Rose" n'a que de petites dimensions mais est terriblement poignant : un vrai dolmen en pierre de Plouagat et un calvaire comme en pays armoricain.

J'envoyais systématiquement mes productions à Mordrel qui les lisait attentivement. Dans l'article nécrologique, publié dans le numéro 21/22 de *Vouloir*, **Serge Herremans** rend hommage à Mordrel disparu : "**Olier Mordrel nous a quittés. Avec lui, nous perdons surtout un aîné qui nous a indiqué la voie à suivre pour construire une Europe fédérale mais consciente de son unité géopolitique. Mais nous**

perdons aussi un lecteur attentif et enthousiaste qui n'a jamais cessé de nous prodiguer moult encouragements. Le plus touchant de ses encouragements fut celui-ci : 'Vous avez le grand mérite de partir du Vécu'. Pour un combattant de la trempe d'un Mordrel, ce n'est pas un mince compliment. Nous tâcherons de rester à la hauteur de son estime". Deux ou trois semaines avant de mourir, Olier Mordrel m'avait confié un article, sans doute le tout dernier qu'il ait écrit. Intitulé "Les trois niveaux de la culture" (7), il avait cette phrase pour conclusion : "Pour faire le tableau de la culture de demain, il faudrait la voyance d'un Spengler, la véhémence d'un Nietzsche, le lyrisme d'un Michelet. Qu'il nous suffise d'en préparer les voies". La dernière phrase est une injonction : que les lecteurs de mes modestes souvenirs en tirent les justes conclusions...

Robert STEUCKERS



Les Berserkir, Les guerriers-fauves

Un de nos adhérents, Vincent SAMSON, nous prie d'annoncer la parution en décembre 2011 de son livre : *Les Berserkir, Les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'âge de Vendel aux Vikings (VIe-XIe siècle)*.

• **Le résumé :** Les Berserkir - « compagnons d'Odin », redoutables combattants au comportement de bêtes fauves - comptent parmi les figures les plus fascinantes du monde nordique ancien. Première étude complète publiée en France sur le sujet, cet ouvrage s'adresse non seulement aux spécialistes du monde viking, mais également aux lecteurs intéressés par les croyances de l'Europe pré-chrétienne. L'auteur adopte une démarche interdisciplinaire, combinant les analyses philologiques, historiques et iconographiques.

• **L'auteur :** d'origine normande, Vincent SAMSON est né à Rouen en 1966. Officier de cavalerie, breveté de l'Ecole de Guerre, il a étudié l'histoire médiévale et la philologie scandinave ancienne, notamment à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Docteur en histoire (Lille III), il consacre principalement ses recherches au compagnonnage guerrier dans le monde nordique ancien.

• **Les Berserkir** de Vincent Samson, aux Editions des Presses Universitaires du Septentrion, 448 pages, 32 €.



Notes:

- 1 F. M. BARNARD, *Herder's Social and Political Thought – From Enlightenment to Nationalism*, Clarendon Press, Oxford, 1965.
- 2 Max ROUCHE, "Introduction" à a) Herder, *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* (*Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*), Aubier/Montaigne, éd. bilingue, 1962; et b) Herder, *Une autre philosophie de l'histoire* (*Auch eine Philosophie der Geschichte*), Aubier/Montaigne, éd. bilingue, 1964.
- 3 Roger Hervé vivait, quand je l'ai connu, dans un petit appartement exigu, en lisière de la Gare Montparnasse à Paris. Il était quasiment aveugle. Il disposait d'une magnifique bibliothèque et d'archives impressionnantes apparemment toutes consacrées à l'œuvre d'Oswald Spengler, qu'il ne voulait pas aliéner. Lors d'une de mes visites, quand la cécité l'avait considérablement diminué, il m'avait offert une chemise de carton léger magnifiquement décorée de dessins, en bleu sombre, de Xavier de Langlais qui contenait une de ses œuvres : un atlas très précis de l'histoire de la Bretagne, car Roger Hervé était aussi un excellent cartographe. Je possède aussi une petite plaque verte intitulée "Actualité de Spengler". Mais que sont devenus tous ces trésors, accumulés dans son minuscule appartement, après son décès?
- 4 Robert STEUCKERS, "Wilhelm Hauer, philosophe de la rénovation religieuse", sur <http://robertsteuckers.blogspot.com/>
- 5 Pierre RIGOULOT, *Les enfants de l'épuration*, Plon, Paris, 1993 (voir chapitre : "Malo, Tanguy, Trystan et l'auteur de leurs jours" (pp. 409-430).
- 6 Ceux qui souhaitent visiter ces lieux de mémoire de la Grande Guerre, achèteront, dans les librairies militaires anglaises d'Ypres, et liront avec profit le guide que le Major britannique Holts a confectionné avec l'aide de son épouse: Major and Mrs. Holts, *Battlefield Guide – Ypres Salient*, Leo Cooper/Pen & Sword Books, Barnsley/South Yorkshire (GB), 1997.
- 7 Olier MORDREL, "Les trois niveaux de la culture", in *Vouloir*, n°21/22, sept.-oct. 1985, pp. 5-7.

Livres consultés:

- Yann FOUERE, *La Patrie interdite – Histoire d'un Breton*, France-Empire, 1987.
- Yann FOUERE, *Histoire résumée du mouvement breton de 1800 à 2002*, Celts Chadenn, coll. Brittia, Londres, 2002.
- Olier MORDREL, *Breizh Atao – Histoire et actualité du nationalisme breton*, Alain Moreau, 1973.
- Olier MORDREL, *Le Mythe de l'Hexagone*, Jean Picollec, 1981.
- Olier MORDREL, *L'idée bretonne*, Albatros, 1981.
- Olier MORDREL, *La Bretagne*, Nathan, 1983.

Des pas et des pages

C'est, en résumé, ce qui réunit à chaque printemps depuis maintenant six ans, ceux de l'AAJM et de diverses associations culturelles normandes qui veulent marcher, tant physiquement que spirituellement, sur les traces de Jean Mabire. Les pas, cette année, nous mèneront pour la première fois dans le **Pays de Caux**, au **début du mois de mai**.

Les pages seront comme d'habitude diverses, avec notamment un aperçu de celles consacrées par Maït' Jean aux hommes de lettres et gens de mer cauchois.

La sixième édition de cette journée d'hommage marquera peut-être un tournant puisque nous ferons l'essai d'une formule plus étoffée, avec un programme qui ne se limitera pas à la marche, suivie de la dé-sormais traditionnelle cérémonie. Un menu « à la carte », avec plusieurs options possibles, sera proposé.

Les habitués recevront leur invitation très prochainement. Les autres personnes intéressées sont invitées à se manifester dès maintenant à l'adresse suivante: **RANDO_JM@yahoo.fr**



« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)